

chanson était fort répandue au Québec surtout mais aussi partout où il se trouvait des Canadiens français. La musique était entraînante, semblait bien convenir à un hymne national mais le "God Save the Queen" conservait la faveur d'une très grande majorité d'Anglophones, surtout de l'Ouest. Le temps fait son oeuvre, la jeune génération, impatiente, trouve que les liens avec la Grande-Bretagne sont dépassés. À défaut d'un autre chant, bien que la chose ait été essayée sans résultat, on adopte petit à petit la musique de Calixta Lavallée. Il y a quelques années, ce fut chose faite et, sur la colline du Parlement, on chante pour la première fois "notre" hymne national, moitié en français moitié en anglais. Il ne semble plus y avoir de controverses maintenant et c'est devenu routine de jouer "O Canada" au début des fameuses parties de hockey, des émissions quotidiennes de la Société d'État Radio-Canada et autres manifestations. Le "God Save the Queen" est réservé aux cérémonies spéciales relevant de notre appartenance à la Couronne d'Angleterre.

— 1891 fut également l'année de la mort de Mgr Antoine Labelle, le fameux "Curé des pays d'en haut" et aussi de St-Jérôme. Sous-ministre de la colonisation et Sous-commissaire de l'Agriculture dans le cabinet Mercier, il s'intéressa grandement au peuplement de la vallée de l'Outaouais.

— À Noël 1891, une très belle église, qui existe encore, fut érigée à Embrun. La mission existait depuis 1858 environ, une petite chapelle étant déjà construite depuis deux ans. Une première église plus grande fut bâtie en 1876 remplacée par celle de 1891, en pierre, construite sur des sols instables car la pesanteur de la pierre fait enfoncer toute la structure un peu plus chaque année. Elle est étayée régulièrement pour contrebalancer les assises mouvantes. Détail intéressant: la silhouette d'un castor orne les petites flèches de chaque côté du clocher. Il faut se souvenir que la rivière des castors traverse la petite ville.

CHAPITRE XVIII

1892 Olivier Durocher, maire — Nouvelle église St-Joseph — Électricité — Première synagogue — Mort d'Alexander Mackenzie — Les Canadiens français — Mort de James MacLaren — Manoeuvres politiques — Divers

Le poste qu'avait ambitionné le docteur F.-X. Valade en 1889 est, finalement, obtenu par un Canadien français, le quatrième à endosser la chaîne d'office de la mairie d'Ottawa. Olivier Durocher sera maire de la ville pendant les années 1892 et 1893. Le nouveau maire habite rue Water.

Olivier Durocher, fils d'Olivier Durocher et d'Élisabeth Hurteau avait épousé à Notre-Dame en 1866, Virginie Noël. La famille comprenait aussi Narcisse marié à Herméline Boucher (1872), Philomène, épouse d'Augustin Lemay, et peut-être d'autres enfants dont je n'ai pas les noms. Un des frères de Mme Durocher avait épousé Julie Pinard.

À l'occasion de cette nomination, le docteur St-Jean lit une belle adresse et les amis du nouveau maire lui offre un magnifique paletot doublé de fourrures.

★ ★ ★

On se souvient que Mgr Guigues avait fait construire, dans la Côte de Sable, pour les catholiques de langues française et anglaise, l'église St-Joseph, desservie par les Oblats du Collège d'Ottawa. La séparation vint en 1889 lorsque Mgr Duhamel décida de faire construire pour ses ouailles de langue française l'église du Sacré-Coeur, à l'angle de Cumberland et Theodore (cette dernière ne prendra le nom de Laurier que plus tard).

Bien que d'apparence solide, la grosse église de pierre St-Joseph avait des défauts de construction. On dut donc la démolir et en bâtir une autre en 1892. Pendant cette construction, les messes furent célébrées dans la chapelle de l'Université. Cette deuxième église fut la proie des flammes lorsque, le 27 décembre 1930, un cerf qui brûlait près de la crèche de Noël, mit le feu aux décorations. Cependant, les murs restèrent debout et on reconstruisit une église à l'intérieur de ces hauts murs de pierre. C'est l'église qui existe aujourd'hui, non pas légère d'apparence comme Notre-Dame ou Ste-Anne, mais trappue, solide. Elle dessert les citoyens de langue anglaise de la Côte de sable.

★ ★ ★

C'est en 1892 que Thomas Ahearn réussit à préparer un repas sur un réchaud chauffé à l'électricité. C'était la première fois que, dans le monde, l'électricité servait à cette fin.

★ ★ ★

La première synagogue est ouverte, rue Murray. Le premier rabbi en fut Jacob Kirsky.

★ ★ ★

En 1892, meurt l'ancien Premier ministre d'appartenance libérale, Alexander Mackenzie. C'était un homme sans méchanceté, conciliant et assez modeste puisqu'on avait dû lui forcer la main pour qu'il accepte le poste de chef du gouvernement en 1872. Cependant, la récession qui s'amorçait ne rendit pas sa tâche facile.

Lors de son décès, Wilfrid Laurier dit du chef libéral: "Mackenzie pouvait paraître d'un abord froid et rude, mais il n'y avait pas de meilleur cœur".

Pour moi, un de ses mérites est d'avoir donné son nom à la très belle tour qui surmonte l'édifice de l'ouest. À l'analyse, elle se révèle une oeuvre remarquable d'élégance et de bon goût.

★ ★ ★

L'ex-échevin Laverdure fait construire un "charmant" bateau à vapeur. Il a nom "Émile" et pourra accommoder 150 personnes à bord. Il se rendra en été à l'île Kettle qui se trouve au milieu de la rivière Ottawa. Sur l'île même, un hôtel a été construit avec une

excellente cuisine où plusieurs visiteurs pourront, s'ils le désirent, profiter du calme et des charmes de cette île tranquille.

Depuis peu de temps, d'autres professionnels viennent s'ajouter à ceux qui vivaient déjà ici. L'avocat Valin, de la maison Valin & Code, ainsi que A.E. Lussier, avocat et notaire, viennent grossir les rangs. Déjà travaillaient à Ottawa H. Châtelain de même que Belcourt (de Belcourt, MacCracken & Henderson). Les docteurs Chabot (72 Daly) et Chevrier (200 ave Daly) pratiquent maintenant ici. À propos de ce dernier, il publie, en mars 1892, un recueil de poèmes de 200 pages intitulé "Tendres choses". L'éditeur en est L.E. Chevrier qui a pignon sur rue au 544 de la rue Sussex.

J'ai mentionné ailleurs que l'ancien zouave pontifical Paul T.C. Dumais, ingénieur, habitait probablement la région vers cette fin de siècle. J'avais raison car il est mis en nomination comme échevin du Quartier no 5 à Hull, au début de janvier 1892, et est élu.

Une mention de l'ancien village de Bytown est faite lors du décès, à la fin de janvier, de Louis Tassé qui vint ici en 1832 et 1835 puis en 1838 pour épouser Marie Riel. Il avait toujours été dans l'administration des écoles et était inspecteur au moment de sa mort. Pendant 35 ans, il avait appartenu au Bureau des commissaires. Né à Trois-Rivières en 1815, Louis Tassé était président de la Conférence Notre-Dame de la Société St-Vincent de Paul lorsque la mort le terrassa, à 77 ans. Il habitait le 402 de la rue St. Patrick et ses funérailles eurent lieu à la basilique où il avait souvent fait entendre sa belle voix car il était chantre d'église.

En février, meurent Mme Élisabeth Piché, veuve de François-Xavier St-Jacques, 72 ans, à sa résidence au 220 de la rue de l'Église; Mme Délia St-Jacques, épouse d'Eugène L. Chevrier, employé au bureau de poste, meurt en 1892. Elle laisse son mari, trois enfants dont un bébé de huit jours, et ses frères: M. St-Jacques, employé à la compagnie télégraphique du Pacifique Canadien et F.-X. St-Jacques de l'Hôtel Russell. Elle habitait le 227 de la rue de l'Église. Le 30 mars, a lieu le décès de J.O. Gravel, fils de N. Gravel du Département de l'Agriculture (résidence 23 rue de l'Église) et de Mme Joseph Rivet. Aussi, en juin, meurt Pierre Rivet, 62 ans, greffier des journaux français à la Chambre des communes. Sa résidence: 204 Wilbrod, et Joseph-Patrice-Alfred Loyer, 152 rue de l'Église, à l'emploi de Moïse Lapointe. Il meurt à 34 ans et laisse une épouse et cinq jeunes enfants. Décès aussi, en octobre, de P.C. Auclair, 46 ans, dont la résidence se trouve au 240 de la rue Commission, et de la soeur du Dr St-Jean, religieuse chez les Soeurs Grises. Elle était née à Bytown en 1836.

1892 voit aussi l'arrivée ici d'un homme dont le nom deviendra légende dans le monde des affaires. Alphonse Desjardins vient travailler à Ottawa comme sténographe à la Chambre des communes. Il avait fait le même travail pendant onze ans à Québec.

Alphonse Desjardins était né à Lévis en 1854. Rapporteur officiel à la Chambre des communes à Ottawa, il eut à sténographier les débats parlementaires qui eurent lieu cette année-là et qui portaient souvent sur les taux d'intérêts excessifs dont les gens de condition modeste étaient victimes. Il était question de la recherche de mesures législatives visant à protéger ces pauvres gens des effets de l'usure. La révélation de certaines pratiques usurières dans les grandes villes de l'Est canadien, telle Montréal, semblaient même indiquer que le fléau de l'usure étendait sans cesse ses ravages. Dans une lettre qu'il adressait le 6 juin 1898 à Henry Wolfe, président de l'Alliance Coopérative internationale, Desjardins écrivait: "Dernièrement, un cas porté en cours de justice nous a révélé l'existence de pratiques usurières. Il s'agissait d'un individu qui eut à payer un intérêt de 120% sur une petite somme empruntée d'un usurier."

En 1897, un autre débat en Chambre sur les méfaits de l'usure confirme Desjardins dans son projet de protéger les siens contre les abus de ces pratiques.

Ce fut le 20 septembre 1900, que Desjardins réunit un groupe d'intéressés chez lui à Lévis et leur propose la fondation de la première caisse populaire, fondation qui se fera dans sa ville le 6 décembre 1900. Débuts modestes: le premier versement fut de dix cents et le total des entrées de cette première journée du 23 janvier 1901 fut de \$26.40.

La fondation de nombreuses caisses populaires suivra. Malgré toutes ces activités, Monsieur Desjardins continuait d'exercer son métier à la Chambre des communes et ne cessa d'y travailler qu'en 1917, une longue période de 25 ans.

En 1879, Alphonse Desjardins avait épousé une fille de Sorel, qui lui donna dix enfants. Il mourut le 31 octobre 1920 à 66 ans. Quelques années auparavant, le Saint-Siège l'avait nommé Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire-le-Grand.

Un timbre de huit cents a été frappé, et lancé le 30 mai 1975 à l'effigie de cet homme énergique et imagitatif.

Il va sans dire que chaque paroisse à Ottawa possède sa caisse populaire Desjardins.



Un important homme d'affaires d'Ottawa meurt en cette année 1892: James MacLaren. Son père, David, fit d'abord de l'agriculture après être arrivé au Canada. Puis, il eut, dans le canton de Torbolton, un petit moulin qui fonctionnait sur le pouvoir hydraulique. Deux fils, James et John, empruntèrent de l'argent à leur père et se lancèrent dans l'exploitation des forêts. Ils eurent aussi un magasin général, un moulin pour la laine et une briqueterie.

James acheta et vendit des billots pour les moulins à scie de Bytown. En 1853, les deux frères en compagnie de J.M. Currier, louèrent un moulin à scie à New Edinburgh qui faisait auparavant partie d'une vaste installation de Thomas MacKay, comprenant aussi une fabrique de tissus et un magasin général. Tout cela était aux chutes Rideau. En 1866, James MacLaren acheta le tout. Deux ans auparavant, il avait déposé \$100,000 comme premier actionnaire d'une nouvelle banque: la banque d'Ottawa. John mourut en 1875 et tout ce qu'il possédait revint à James.

Ce dernier mourut à son tour en 1892. Il faisait partie de plusieurs bureaux de direction de compagnies importantes et était aussi propriétaire de mines de sel et d'argent dans l'ouest ainsi que de mines de fer dans la vallée de l'Outaouais. Il fut le premier président de la banque d'Ottawa et "Le Canada" rapporte que "la banque d'Ottawa était drapée en noir lors de la mort du défunt (deux fois décédé!) James MacLaren, son président et fondateur".

★ ★ ★

En 1892, l'ancien Premier ministre de la province de Québec, le brillant Honoré Mercier, vient parler à Hull en faveur du candidat libéral M. Rochon. Battu aux élections générales de mars 1892, Mercier fut accusé de s'être approprié la somme de \$60,000 appartenant au Gouvernement. D'autres malversations lui furent aussi imputées. Il se défendit du mieux qu'il put et fut exonéré. L'accusation injuste l'avait vieilli, brisé moralement. C'est maintenant un homme fini. Il mourra le 30 octobre 1894. La cruauté de ces manoeuvres politiques, qui ont cours encore de nos jours, me révoltent toujours à un point extrême. Je sais que c'est la mode, surtout chez nos voisins du sud, de chercher la bête noire, la défaillance passagère, la faute cachée souvent, qui rend l'homme public vulnérable, proie toute trouvée pour les loups, ses adversaires politiques. Et, en les comparant à des loups, je fais injure à ceux-ci. Il faudrait comparer ces gens sans honneur et sans pitié à des pieuvres ou, mieux, à des vautours aux serres acérées, couvertes du sang de l'adversaire tombé.

★ ★ ★

Divers

— Il n'est pas encore arrivé le temps où la pauvre colonie de Terre-neuve demandera son admission dans le Canada. En 1892, Terre-neuve imposait des droits sur les articles qui entraient chez eux en provenance de notre pays.

— En mars 1892, tous les typographes du "Daily Citizen", y compris C.S.O. Boudreault, sont remerciés de leurs services par le nouveau propriétaire du journal.

— Le sculpteur Philippe Hébert vient à Ottawa exposer sa maquette du monument de Sir John A. Macdonald que l'on veut ériger sur la colline du Parlement. Comme on le sait, c'est Hébert qui fut chargé de faire cette statue qui est très belle, ainsi que celle qui représente la Confédération aux pieds de Macdonald. À elle seule, disent les experts, elle constitue un chef-d'oeuvre.

— À l'angle de Bank et Argyle, une église presbytérienne, la "Stewarton Presbyterian Church" fut construite et fut ouverte au culte en 1891. Pour payer la date de cette église en briques (remplacée plus tard) on installa au-dessus du temple, un gros éléphant en bois avec, sur le côté, un large signe: \$5,000, le montant de la dette. À mesure que des dons étaient faits et diminuaient d'autant le montant dû, on enlevait des parties de l'éléphant jusqu'à ce que, je suppose, il n'en reste rien!

CHAPITRE XIX

1893 Début d'année — La vie sociale — Le pont Cummings sur la Rideau est terminé — Mort de Stanislas Drapeau — Les Canadiens français — Départ de Lord Stanley et arrivée d'un nouveau Gouverneur général — Divers

Comme c'est l'usage, les présidents de sociétés vont présenter leurs hommages à Mgr l'Archevêque d'Ottawa à l'occasion du Premier de l'An. Ce sont MM. J.F.H. Laperrière (Union St-Joseph), A. Gobeil (Institut canadien-français), John Chamard (Société St-Pierre), J.E.A. Robillard (Union St-Jean Baptiste), J.B. Dorion (Succursale 58 C.M.B.A.), S. Larose (Cour St-Dominique, succ. 284), Napoléon Champagne (Société St-Jean Baptiste), Joseph Patry (Société St-Thomas), Napoléon Béland (Société St-Antoine de Padoue), J.L. Olivier (Succ. 29 C.M.B.A.), D. Tassé, (Succ. 59 C.M.B.A.), H. Châtelain (Cour St-Jean Baptiste, Succ. 304).

★ ★ ★

Il semble que pendant ces années de fin de siècle, l'amitié règne en maître et à la moindre occasion des fêtes sont organisées pour célébrer un anniversaire, un mariage prochain, une promotion ou simplement comme marque d'appréciation à un collègue ou un compatriote. Celui qui est ainsi l'objet de la fête, reçoit d'habitude chez lui, avec sa femme s'il en a une, sert des rafraîchissements; on chante, on récite des compliments ou des vers, il remercie comme il se doit pour l'adresse qu'on ne manque pas de lui lire et pour le cadeau, souvent en or (oh! belle époque) qui lui est offert.

Ainsi, on fête François Breton, chef d'un département aux Travaux publics. Après la lecture d'une adresse et la présentation d'un cadeau, on récite un acrostiche qui, celui-là, est de Benjamin Sulte:

Fraternellement nous venons
Rendre à notre chef un hommage
Avant tout, nous lui souhaitons

et ainsi de suite . . .

Nul doute qu'à cette fête, Breton fit entendre sa belle voix car il faisait partie de la chorale de la basilique et participait aussi à la partie musicale des soirées à l'Institut canadien-français.

On fête aussi les vingt-cinq ans de mariage de M. et Mme Fabien Campeau. Le chevalier Campeau, car on ne manque jamais de lui donner son titre, fut élu échevin en cette année 1893. À l'occasion de la fête qui se tint chez les jubilaires, rue Theodore, on leur présenta un élégant coffret en argent. Mme Campeau était née Duquette. Messieurs Campeau et Valin avaient épousé les deux soeurs. On m'informe que ces familles arrivèrent à Ottawa peu après l'installation ici des premiers fonctionnaires, probablement vers 1870.

MM. Campeau et Valin travaillaient tous deux au Département du Revenu de l'Intérieur.

En cette année 1893, l'Union St-Joseph a trente ans d'existence, M. Laperrière en étant le président. Mgr Duhamel, qui est de toutes les fêtes, chante la grand-messe puis un banquet réunit plusieurs centaines de personnes dans la grande salle de l'Orphelinat St-Joseph.

À propos de l'Archevêque, son activité est vraiment remarquable. Tout d'abord, il crée à l'époque de nombreuses, grandes et belles églises et même si, comme c'est le cas à l'église du Sacré-Coeur, ce sont les Oblats qui bâtissent l'église, le prélat encourage, assiste à la bénédiction de la pierre angulaire mais aussi installe des paroisses nouvelles comme celles de St. Brigit, St-François d'Assise et, en fait, toutes celles dont j'ai mentionné la création dans les années précédentes. Si Mgr Guigues oeuvrait dans une ville rude, aux moeurs parfois violentes, avec un clergé des deux langues qui se disputait autant que les fidèles de langue différente, si Mgr Guigues eut à se battre pour donner aux Canadiens français, les écoles tant d'instruction supérieure que primaire, Mgr Duhamel, lui, travaillait, il est vrai, dans une ville plus disciplinée, avec des gens dont la culture était de beaucoup supérieure, et dans un climat de bonne entente, de fraternité. Mais, il n'en est pas moins vrai que ce deuxième évêque de notre ville a droit à notre admiration pour ses gestes fraternels envers ses compatriotes et surtout, ce qui est précieux, pour l'appréciation et les applaudissements qu'il ne ménageait pas à ceux qui faisaient quelque chose . . . et ils étaient très nombreux à l'époque.

★ ★ ★

“Ah, mais voilà un pont crochel” s’exclama la population lorsqu’elle vit le nouveau pont Cummings qui fut inauguré cette année-là, grâce aux bons soins de M. Bingham. Ce n’était pas, en effet, “un pont droit”; il s’appuyait des deux tronçons sur la petite île Cummings et, pour une raison obscure et probablement pratique, son côté sud n’était point droit. Mais, qu’importe! Il était solide bien que surmonté d’une énorme structure en fer et on éprouva la qualité du tablier en y faisant passer une pompe à vapeur, “Conqueror”, qui le franchit sans danger. Il fut donc ouvert à la circulation. Il était de 24 pieds de large et avait un trottoir de 6 pieds. M. Cummings, qui avait un commerce sur l’île et dont la famille y était installée depuis de longues années, proposa de nommer le nouveau pont, “Morris” d’après un de ses amis intimes. Apparemment, cette proposition ne fut pas acceptée car encore de nos jours on l’appelle “pont Cummings” bien que, depuis longtemps, le pont a été placé un peu plus au nord sans l’appuyer sur l’île qui est maintenant tout à fait déserte.



J’ai, à maintes reprises, mentionné le nom de Stanislas Drapeau et ai été souvent étonnée de l’intense activité de cet homme dans tous les domaines, y compris celui de la musique car il fut, pendant plusieurs années, maître de chapelle à la cathédrale Notre-Dame. C’est en souvenir de cette intelligente direction que la chorale de Notre-Dame se chargea de la partie musicale lors des funérailles de son ancien chef.

M. Drapeau mourut le 21 février 1893 à Pointe-à-Gatineau, chez son gendre, M. J.C. Taché. Les porteurs des coins du poêle furent MM. Joncas, Casgrain, Gobeil (président de l’Institut canadien-français et sous-ministre au département des Travaux publics), Brousseau, Richard et Sylvain. Il fut enterré au cimetière de Gatineau.

Stanislas Drapeau était patriote avant tout, journaliste, apôtre de la colonisation, homme d’action et de grand attachement à sa langue. Il vint à Ottawa avec les premiers fonctionnaires en 1865 pour le Département de l’Agriculture où il travailla tout spécialement au recensement de 1871. Plus tard, il abandonna le fonctionnarisme et se présenta aux électeurs de l’Islet comme député fédéral. Il fut battu. Il publia plusieurs journaux, dont “Le foyer domestique” qui continua en 1880 sous le nom de “L’album des familles”. Il fut président de l’Institut canadien-français et s’occupa de mille bonnes oeuvres dont il prit souvent la direction.

Le vieux Bytown renaît de ses cendres lorsqu’on apprend, par le journal “Le Canada”, le décès de Madame Antoine Robillard,

née Lorient, à l'âge de 95 ans. Elle habitait chez son fils au 383 de la rue Daly¹. Antoine Robillard, chef d'une belle famille pionnière, était mort en 1884. Je crois qu'Émilie Lorient, qui s'était mariée à 14 ans vers 1832, donc l'année même de l'achèvement du canal Rideau, fut organiste dans la petite chapelle St-Jacques de Bytown. Si le nom d'Antoine Robillard apparaît souvent pendant les années d'installation de la petite ville, on n'entend guère parler de sa femme, sinon pour apprendre qu'elle donne naissance à de nombreux enfants, onze en tout. Les fils se lanceront dans la politique et dans le commerce, les filles s'uniront, par de nombreux mariages, à toutes les familles importantes de Bytown, si bien qu'il y a peu de descendants de ces pionniers qui ne comptent un Robillard dans leurs ancêtres.

Un Robillard... ou un Pinard? Mais voici que "les vieux" de cette famille disparaissent. Léon Pinard, 76 ans, père d'Alfred et d'Hercule, meurt à sa résidence, au 151 de la rue King. En cette année 1893, meurt également la veuve d'Hilaire Pinard, un des cinq frères venus ici du temps de Bytown. Née Euphrosine Dubuc, elle avait 84 ans lorsqu'elle décède à sa résidence, 152 de la rue Dalhousie. Elle laisse deux filles et trois fils, H.-Adolphe, J.A. Pinard et Alphonse. Peu de temps après, "Le Canada" publie une annonce à l'effet que la succession d'Hilaire Pinard est en vente. Il s'agit de plusieurs propriétés et terrains qui vont de la rue Water à Cathcart.

Encore une fois, les décès sont très nombreux mais comme la population ne diminue pas, il faut croire que les baptêmes sont aussi nombreux, sinon plus. Voici une liste des décès des nôtres:

Mme André Gravelle (Virginie Riel) 64 ans, 211 Clarence.

Mme Louis Brunet, 81 ans, née Bisson. Chez son fils, 230 St. Patrick.

Mme René Steckel, née Catherine O'Connor, 51 ans.

Cecil Sylvain, 18 ans, fils de M. Sylvain de la Bibliothèque du Parlement. Il habite Pointe-à-Gatineau.

Odilon Archambault, employé au Sénat, 52 ans. Il laisse cinq enfants.

Nazaire Têtu, Département de l'Intérieur, 54 ans. Résidence: 552 King.

Jean Paquet, maître-sellier, 247 St. André.

M. Guirard, 61 ans, 277 rue de l'Église, ancien échevin.

Mme McNicol, née Amanda Lalonde, 25 ans. 588 St. Patrick.

Sévère Desjardins, 69 ans, 522 St. Patrick.

Mme Rosana Barbeau, 34 ans, 294½ Water.

Arthur Groulx, maître-ferblantier, 168 Clarence.

¹ "Bytown" pages 344 et 345

² "Bytown" page 337 et suivantes

Mme Lemay, veuve, 94 ans, chez sa fille Mme Duhamel, 376 Sussex.

Calixte Gareau, 59 ans, un pionnier de Bytown qui, après avoir été cocher de place, se lança dans le commerce du bois. Il se retira à Cyrville et y mourut.

C. Dion, vieil ami de Stanislas Drapeau, fonctionnaire du Département de la Milice, meurt à Pointe-à-Gatineau.

et j'en passe, car les décès sont très nombreux.

Je veux mentionner aussi une Dame Ouellette qui meurt à Pointe-à-Gatineau à 112 ans... Elle avait déjà été considérée comme morte, il y avait de cela de nombreuses années; ce fut lorsqu'on commença à visser le couvercle de son cercueil qu'elle se réveilla de sa léthargie et se dressa sur son séant, à la profonde stupéfaction de l'assemblée. Elle devait se reprendre, cependant, et quitta vraiment cette terre plus que centenaire. Voilà une belle revanche!

MM. Drouin, Arcand et Mathon (Maton), calligraphes doués du Secrétariat d'État, prennent part à un concours de calligraphie et présentent leurs oeuvres, qui sont qualifiées de remarquables, à une exposition à Québec. Les trois artistes, considérés hors-concours, reçoivent un superbe diplôme.

★ ★ ★

Lord et Lady Stanley quittent le Canada et sont remplacés par Lord et Lady Aberdeen, couple intéressant et dynamique dont je parlerai plus tard.

★ ★ ★

Divers

— Ottawa reçoit un illustre visiteur: le prince Roland Bonaparte.

— Les échevins pour 1893 sont MM. Olivier, Campeau et Champagne.

— Il est inquiétant de voir combien les crimes passionnels et les suicides sont nombreux. Les journaux en mentionnent chaque jour, non pas tout spécialement à Ottawa mais partout au Canada et surtout aux États-Unis. Les candidats au suicide font preuve d'une imagination débordante et leur façon de se débarrasser d'une vie qu'ils jugent insipide varie grandement. Ce sont surtout les jeunes gens, les jeunes filles "en difficulté" et les vieillards qui s'enlèvent la vie. On trouve aussi très souvent des bébés nés quelques heures plus tôt et abandonnés ici et là. La plupart du temps, ils sont sans vie. Tout cela n'est pas très gai!



CHAPITRE XX

1894 Nouveau journal: "Le Temps" — Disparition de l'Union St-Thomas — Améliorations — Église à Britannia — L'Institut canadien-français — Décès du Premier Ministre — Les Canadiens français — Divers

"Le Canada" existe toujours en 1894, mais la concurrence s'annonce. Le 3 novembre paraît un nouveau journal: "Le Temps" avec comme rédacteur en chef Oscar McDonell qui avait été, pendant quelques années, propriétaire du "Canada". Les deux journaux de langue française s'empressent de croiser le fer dès la sortie du nouveau journal. "En politique, nous sommes franchement et carrément libéral" déclare McDonell. C'est mettre le feu aux poudres. L'adversaire réplique car, lui, est conservateur... pour l'instant du moins. Je crois me souvenir qu'il l'avait déjà été, puis avait "tourné capot" comme je l'ai dit à l'époque. Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre de ces combattants ont, pour devise, celle de Sacha Guitry: "Je pardonne aux gens de n'être pas de mon avis, mais je ne leur pardonne pas d'être du leur". "Le Canada" disparaîtra à l'avènement au pouvoir du parti libéral en 1896. "Le Temps" continuera sa course jusqu'au 31 décembre 1915, "Le Droit" ayant été fondé deux ans auparavant.

En attendant, cependant, de nombreux coups d'épingles seront échangés et une colonne paraîtra régulièrement dans "Le Temps avec pour titre "Les niaiseries du "Canada".

Les articles du "Temps" dont le contenu ressemble comme un frère à celui du "Canada" pendant que McDonell s'occupait de ce dernier, ne sont pas signés. J'ignore donc qui collaborait au journal. Peut-être, les numéros subséquents m'apprendront-ils ce que je cherche.

Bien que la photographie ait été inventée depuis plusieurs dizaines d'années, le journal ne publie que des gravures, et cela

parcimonieusement, à l'exception du numéro du lundi 10 décembre lorsque apparaissent les têtes des membres de la nouvelle succursale d'Ottawa de la Société des Artisans. Cette succursale dont le président est M. Chamard, a été formée des membres de l'Union St-Thomas dont j'ai déjà parlé et qui maintenant disparaît.

★ ★ ★

À travers la ville on se préoccupe des améliorations qui la rendront un peu moins susceptible d'attirer les critiques. Ainsi, le Comité du feu et de l'éclairage, présidé par F.R.E. Campeau, est saisi de plaintes au sujet de la qualité inférieure de l'éclairage rue Sussex et aussi dans toute la Basse ville. "Devrait-on retourner à l'éclairage au gaz", se demandent les consommateurs.

Le chef de l'opposition au Parlement canadien, l'Honorable Wilfrid Laurier, avait déjà, en termes polis, exprimé ses doutes sur les arrangements capables de rendre la capitale un peu plus attrayante. Mais, voici que, en 1893, peut-être gagné, comme d'autres, par les quelques attraits de notre petite ville, le chef libéral, dans une envolée oratoire, la veut "la Washington du Nord et souhaite qu'elle prenne sa place parmi les belles capitales du monde." Sent-on là le désir secret d'un politicien qui voit à travers la route cahoteuse que suit le parti conservateur au pouvoir, la voie qui le fera chef du gouvernement en 1896? Comme un bon cheval de bataille, il ouvre les naseaux, renifle d'où vient le vent. . . Oui, les échos lui renvoient les voix des dissidents et elles sont nombreuses. Les choses s'annoncent bien pour le parti libéral. Ses membres parcourent le pays, moussant leur popularité. L'Hon. Laurier est partout. La victoire est proche. Ce sera pendant le règne libéral, c'est-à-dire en 1899, que sera mise sur pied la Commission d'embellissement de la capitale. En attendant, les nombreux rails des chemins de fer enlaidissent la petite ville et il faudra attendre 1912 lorsque la gare Union sera complétée et que les trains y arriveront, pour que cette prolifération de lignes de chemin de fer cesse. Plus tard, la Commission de la capitale nationale considérera que les travaux d'embellissement exigent une seule gare de chemin de fer tout au sud de la capitale. Les opinions sur ce transfert diffèrent encore grandement tant il était commode, pour les députés de la colline du Parlement et la population en général, de se rendre en plein centre pour monter en chemin de fer. Maintenant, l'auto et surtout l'autobus de la ligne Voyageur ont la faveur du public; le train a perdu cette popularité dont il jouissait auparavant.

Mais, en 1894, les tramways—les chars électriques, comme on les appelle alors—étendent le réseau de leurs rails. Une photo de

1894 montre un tramway de la "Ottawa Electric Railway Co." faisant la navette rapide et efficace "entre la gare Union et le bureau de poste principal". Cette phrase me laisse perplexe. La Gare Union ne fut construite qu'en 1912. De quelle gare s'agit-il? Peut-être celle de la rue Broad portait-elle ce nom? Toujours est-il que le "petit char" est amusant à voir avec sa décoration blanche et verte et son inscription "Royal Mail".

★ ★ ★

Dans une nouvelle église, à l'ouest de la ville, dans un quartier qui s'appelle Britannia, sur des lots donnés par J.R. Booth, Mgr Routhier donne le premier sermon en français. Dédiée à saint Bonaventure, maintenant à saint Rémi, la chapelle sera remplacée plus tard par un temple plus approprié à l'angle de la rue Jamieson. Il dessert la population de langue française de cette partie de la ville.

★ ★ ★

L'Institut canadien-français, dont le président est A. Gobeil, présente à ses membres des conférences par le Père Alexis de Barbezieux, Rodolphe Lemieux, le docteur Coyteux-Prévost, Benjamin Sulte, Napoléon Champagne et d'autres. Des musiciens s'exécutent: MM. Belleau, Breton et Mathé, tous membres de la chorale de la cathédrale Notre-Dame.

★ ★ ★

À la mi-décembre, meurt à Londres le Premier ministre du Canada, Sir John Thompson. Il venait d'être fait Conseiller Privé de la Reine, qui se rendit auprès du cercueil pour y placer une couronne. À l'occasion de ce décès, Frederic Bell-Smith exécuta, paraît-il, une série de tableaux décrivant les événements entourant cette disparition. Ces peintures périrent apparemment dans l'incendie du Parlement en 1916. Sir Mackenzie Bowell remplaça Sir John à la tête du gouvernement conservateur.

★ ★ ★

Chez les Canadiens français, je note pour cette année 1894 que C.S.O. Boudreault est nommé président de l'Union typographique¹, et les décès suivants: Mme Rodrigue Robillard, épouse

¹ En 1895, C.S.O. Boudreault, rédacteur de nuit au journal "Citizen", habite le 164 de la rue de l'Église (rue Guigues). Avec sa femme, née Rochon, il y élèvera une nombreuse famille qui laissera dans la région, un bon nombre de rejetons. *Voir seconde partie, sous "Boudreault".

du fils du député A. Robillard, celui de J.L. Olivier, 44 ans, 95 rue St. André, fonctionnaire au Ministère des postes et homme très estimé de tous, et celui d'Olivier Dorion, 80 ans, 159 rue de l'Église.

Joseph-Charles Taché, dont j'ai parlé à la page 267 du Tome II, meurt en 1894. Né en 1820, écrivain, médecin, journaliste, pamphlétaire, Sous-ministre de l'Agriculture à Ottawa, il fut l'un des hommes les plus actifs de son temps. Il était venu dans la petite capitale en provenance de Québec vers 1865. À ce propos, Ernest Gagnon dans "Choses d'autrefois", publié en 1905, raconte sous le titre "L'esprit d'autrefois" des aventures amusantes arrivées à J.C. Taché, médecin, et P.J.O. Chauveau, avocat, tous deux jeunes députés, du même âge, qui, en 1851, siégeaient à Toronto, alors capitale des Haut et Bas Canada. De là, la capitale fédérale fut transportée à Québec puis, finalement, à Ottawa.

Le fils de J.C. Taché, qui portait les mêmes prénoms que son père, habitait Pointe-à-Gatineau, comme on disait dans ce temps-là, et avait épousé Léda Drapeau, fille de Stanislas Drapeau.

Pendant cette année 1894, arrive à Ottawa un jeune homme de St-Paul l'Ermitte, Ernest Marion². L'année suivante, il épousera Floriane Comtois, du même village, et le couple viendra habiter le numéro 75 de la rue du Collège, maison maintenant démolie pour faire place à un parc de stationnement.

Ernest, né en 1866, était fils du notaire Marion³ qui fut, pendant vingt ans, représentant conservateur du comté de l'Assomption au gouvernement provincial. De ces années, datait son amitié pour Joseph Israël Tarte qui, avant de "tourner capot" appartenait au même parti. La vocation naturelle des enfants de St-Paul l'Ermitte était celle de cultivateur, mais un fils de notaire doit chercher ailleurs. Pourquoi pas fonctionnaire? Et, c'est ce que le notaire conseilla à son fils, un de ses huit enfants dont deux qui devinrent religieuses et deux Pères dominicains.

M. et Mme Marion habitèrent donc Ottawa, Ernest travaillant au Ministère des Travaux publics. Un fils, Séraphin, naquit en 1896.

Mais, voici que Wilfrid Laurier, chef libéral, prend la tête du pouvoir la même année. Catastrophe! Plusieurs fonctionnaires perdent leur place, dont Ernest Marion qui, pour son malheur, était fils d'un député conservateur. Le grand-père, cependant, fort de son amitié de longue date pour Tarte vient à Ottawa, rencontre son

² Aucune proche parenté avec Auguste Marion, journaliste, sinon un ancêtre commun venu de France.

³ Vers l'âge de 15 ans, le garçon eut le bras droit coupé lors d'un sérieux accident, d'où impossibilité d'être cultivateur comme ses prédécesseurs. Il s'instruira donc au Collège de l'Assomption et deviendra notaire.

ami devenu, entre temps, Ministre des Travaux publics dans le cabinet Laurier, lui recommande son fils et celui-ci est réintégré dans la fonction publique. La vie continue. Déménagement dans une autre maison de la rue du Collège, près de Somerset, au numéro 113, démolie il y a quelques années seulement. Un autre fils naît vers cette époque, Philippe, aujourd'hui décédé.

Le couple aura six enfants dont cinq vivent encore en 1982. Ernest Marion sera président de l'Institut canadien-français en 1918 et son fils, Séraphin, aujourd'hui aimable vieillard, érudit, charmant causeur, écrivain, historien, sera certainement l'intellectuel le plus connu ici. J'aurai l'occasion de parler de plusieurs facettes de ses talents dans le Tome IV.

En attendant, le petit garçon n'a que trois ans au moment où se termine ce livre-ci. "Je jouais seul avec du sable, dans ma cour", raconte-t-il. Craintif, il était effrayé par l'inconnu que représentaient les gamins parlant une langue dont notre petit bonhomme ne connaissait pas encore les rudiments. Cela se fera très vite et il dominera les lettres pendant de longues décennies... Mais, n'anticipons pas sur les années à venir!



Divers

— Le 30 octobre 1894, celui que L.A. Rivet appelle un homme de pur désintéressement et d'héroïque dévouement à la cause nationale, s'éteint à Montréal: l'ancien Premier ministre de la province de Québec de 1887 à 1891, l'Hon. Honoré Mercier. Dans ma jeunesse j'ai très souvent entendu mon grand-père Simard mentionner le nom de ce grand patriote et, ce faisant, les larmes lui venaient aux yeux, au souvenir des luttes que Mercier eut à soutenir, bien que malade, ruiné et brisé par la haine de ses ennemis. La politique est une arme terrible et voilà ici un de ses résultats les plus navrants.

— Une conférence où se trouvaient réunis les représentants des colonies de l'Angleterre, se tint à Ottawa; la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande furent, à cette occasion, les invités du Canada.

— Le constructeur du canal de Suez et le malheureux ingénieur, victime des spéculations éhontées attachées au creusement du canal de Panama, Ferdinand de Lesseps, meurt en France.

— Pour la première fois, la fête du travail est célébrée au Canada le premier lundi de septembre. Cette tradition se continuera de nos jours.

— Une autre “première” cette année-là et c’est une première mondiale: les frères George et Arthur Holland, tous deux d’Ottawa, présentent, en primeur, un film animé. Le film est vu à travers un petit appareil appelé kinetoscope, inventé par Thomas Edison.

— Alonzo Wright disparaît au début de cette année 1894. Sa femme mourra dix ans plus tard et, peu après, les Spiritains achèteront leur domaine. C’est à ce moment-là que le Père Amet Limbour fait face aux héritiers de Wright, les Scott, qui s’objectent vigoureusement à ce que le domaine Wright soit vendu à des catholiques et, par-dessus le marché, à des prêtres. Je parlerai, en temps et lieu, de l’établissement des Spiritains dans notre région.

— Hull, qui ne compte plus les catastrophes, subit une terrible explosion dans un dépôt de dynamite sur un chantier de M. Bourque. Il y a plusieurs morts et de nombreux blessés.

— L’hôpital pour maladies contagieuses, que la ville fait construire sur l’île Porter, rencontre des difficultés, il me semble. Bien que commencée, la construction est arrêtée car l’entrepreneur Bruce refuse de continuer les travaux. Les bâtiments commencés furent abandonnés petit à petit et tombèrent en ruines.



CHAPITRE XXI

Curieux ciel d'automne ce matin, 16 octobre . . . Un immense nuage d'un bleu gris recouvre les collines de la Gatineau mais son ombre s'arrête aux limites de la Rivière Rideau où le soleil doré met des frissons de toutes nuances sur les eaux qui tremblent en ce début de journée où le thermomètre est descendu à zéro. De toutes nuances aussi sont les feuilles des arbres de Rockliffe et celles, en fait, de toute la vallée que j'ai sous les yeux. Les pluies récentes et le vent quelquefois assez violent ont rapidement changé la teinte d'un or vif ou d'un rouge flamboyant en des verts brunis aux tons adoucis . . . Voici venir cette espèce de résignation qui saisit toutes choses aux approches d'un hiver tôt venu cette année. Les mouettes, les pigeons et les moineaux se font sourds aux appels des pays chauds et les cris stridents des escadrons de canards les laissent indifférents. Ils aiment nos rives à l'encontre d'être dépourvus, eux, d'ailes mais non de plumes, que sont les journalistes dont la distraction favorite de nos jours est de dénigrer et de ridiculiser la ville où ils gagnent leur pain de chaque jour.

1895 Améliorations — Jubilé d'or de l'Institut des Soeurs de la Charité d'Ottawa — Arrivée ici du jeune organiste Amédée Tremblay — Départ des Frères des Écoles chrétiennes — Expédition militaire — Carnaval d'hiver — "Pour la patrie" de Tardivel — Bibliothèque publique — Les Canadiens français — Divers

La rue Sparks fut la première rue pavée à Ottawa. En plein centre de la ville, elle avait longtemps été sujette à de nombreuses critiques pour l'état pitoyable de sa surface en temps de pluie, la boue dans laquelle les pieds enfonçaient jusqu'aux chevilles et la difficulté de traverser d'un côté à l'autre de la chaussée à moins de sautiller sur des bouts de planches. L'hiver, cet état de choses soulevait des protestations: les traîneaux, les tramways avec leurs

rails dans lesquels les sabots des chevaux se prenaient, la neige que l'on enlevait à la pelle et jetait dans des espèces de grandes charrettes à parois de bois, tirées par des chevaux. . . Tout cela, dans une rue étroite, encombrée, donnait une impression assez minable. Mais, les choses changent. On couvrit la rue d'asphalte et on fut si content de cette amélioration que l'événement fut fêté par un banquet à l'hôtel Russell, qui se trouvait justement à bénéficier de l'aspect nouveau de la rue Sparks où il se trouvait situé.

Mais, la campagne n'est pas, pour autant, tout à fait éloignée de cette ville qui commence à asphalter ses rues. Par exemple, aux alentours de Rideau Hall, le couple vice-royal garde une huitaine de vaches qui broutent l'herbe tendre de Rockcliffe, scène bucolique peu en rapport avec ce que doit être la capitale d'un grand pays. Mais, attendons, les choses s'arrangeront. De fait, il est question que la ville achète les grands espaces de Rockcliffe, ce qui aujourd'hui constitue le parc. Nos échevins et surtout les marchands d'Ottawa ne sont pas d'accord. Ils préfèrent, disent-ils, que l'on améliore les parcs—il y en a peu, d'ailleurs—qui se trouvent à l'intérieur des limites de la ville, plutôt que dépenser une somme énorme à acquérir un domaine qui, finalement, sera seulement pour le bénéfice de la compagnie des tramways qui voudraient y amener ses usagers. Aux élections municipales du début de 1895, on demande à la population ce qu'elle en pense. La réponse est négative et on remet la question de l'achat de ces terrains à plus tard.



Depuis 1876, un juniorat pour les Oblats était installé dans une maison de la rue Theodore, près du Collège d'Ottawa, nous informe le Père Legris. Maintenant un grand bâtiment de pierre, angle Cumberland et Laurier, nouvellement construit, de belle apparence, sera le nouveau juniorat. Il existe encore de nos jours mais sa vocation a changé quoiqu'il appartienne toujours aux Oblats.

D'autre part, pendant cette année 1895, s'élève, rue Crichton, une petite église qui existe toujours, au même endroit. Il s'agit de la minuscule église luthérienne St. John surmontée d'un mince clocher. La cloche qui s'y trouve date des années de fondation. Les services furent longtemps donnés dans la langue allemande.

Les Soeurs du Bon Pasteur construisent, cette année-là, l'aile du Refuge afin d'agrandir leur couvent de la rue St André, en bordure de la rivière Rideau, en face de l'île Porter. Elles y accueillent les madeleines, les femmes en difficulté qu'elles

s'efforcent de remettre dans le droit chemin. Elles fonderont également un pensionnat tout à fait à part de leur oeuvre de redressement, une excellente maison d'éducation qui souffrira quelque peu de la proximité du Refuge. Plusieurs jeunes filles de Ste-Anne reçurent néanmoins dans ce pensionnat une éducation soignée.

À propos du triste sort de certaines jeunes filles et femmes à l'époque, je devrais mentionner une institution "pour femmes seules" qui avait été fondée quelques années avant 1895. L'organisme se trouvait au 412 de la rue Wellington. Le bénévolat constituait l'apport principal de la population. J'ai déjà dit, d'ailleurs, que les pauvres, les délaissées, les alcooliques et autres malheureux n'étaient secourus que par des institutions charitables, entièrement à la charge de particuliers. La charité habitait les coeurs. L'institution dont j'ai parlé plus haut consistait, en partie, en une buanderie où travaillaient les femmes logées dans la maison même. Une photo datant précisément de 1895 nous fait voir une grande salle où on lave et repasse le linge. Plus tard, l'institution déménagea au 37-39 rue Turner et ensuite au 327 de la rue Cambridge. Elle disparut un peu après 1924.



Cinquante ans se sont écoulés depuis que l'arrivée ici des Soeurs Grises marque la fondation de la première école pour les petits Canadiens français, du premier hôpital et du couvent des Soeurs ainsi que du premier pensionnat. Tout au long des années, je n'ai pas manqué de relater le bien immense accompli par des femmes de dévouement et de sacrifices.

Voici donc un demi-siècle qu'elles sont ici. Mère Rosalie Demers étant supérieure générale, des fêtes sont organisées pour marquer un tel événement. J'emprunte à Soeur Paul-Émile le récit de ces journées mémorables. Trois évêques honorent les Soeurs de leur présence: Mgr Laflèche de Trois-Rivières, Mgr Gabriels d'Ogdensburg et Mgr Langevin de St-Boniface. L'ancien curé de la paroisse Notre-Dame, l'auxiliaire dévoué de Mgr Guigues, le Père Damase Dandurand qui vivra centenaire, vient également de St-Boniface pour rendre hommage aux Soeurs. Les élèves du couvent de la rue Rideau présentent une séance musicale et littéraire, les pensionnaires de l'Orphelinat participent à l'ouverture du programme par une intéressante séance. Par la même occasion, Soeur Paul-Émile reproduit des statistiques qui donnent la nomenclature des oeuvres pendant ces cinquante années. Elle est imposante.

À la page 62 de "Mouvement général de l'Institut 1876-1967", l'archiviste dit que "la chorale des religieuses, accompagnée par l'organiste-compositeur Amédée Tremblay, exécute la messe de Rosewig, pendant la messe pontificale célébrée dans la cathédrale."

★ ★ ★

Il me faut parler ici de l'arrivée à Ottawa d'un organiste de grande classe qui, pendant vingt-cinq ans, fit les délices des mélomanes de la région.

Les archives du diocèse contiennent d'intéressants détails sur la nomination du jeune Tremblay. Une lettre en date du 2 novembre 1894 écrite par les Frères Casavant au Révérend Bouillon, l'informe que le jeune Tremblay serait disposé à aller à Ottawa "pour le prix que vous offrez, c'est-à-dire \$400.00 pour l'orgue seulement". Il commencerait le 1er décembre. On précise qu'il habitait à l'époque le 72 de la rue St-Martin à Montréal. De fait, Amédée Tremblay était né à Montréal le 14 avril 1876, donc était âgé de dix-huit ans lorsqu'il devint organiste de Notre-Dame d'Ottawa. Il avait été un des plus brillants élèves de M. Béique, professeur de musique et organiste à l'église Notre-Dame de Montréal.

À partir de son arrivée ici, M. Tremblay se mêla d'un façon continue et intense à la vie musicale de la région. "Génie créateur" dit "Le Droit" dans un article du 18 juillet 1949. Il écrit, improvise, enseigne. C'est un véritable musicien d'église, cependant, et les voûtes de la cathédrale s'emplissent, chaque dimanche matin, des sonores accents des grandes orgues¹. Comme improvisateur, Tremblay est à son meilleur. Mon père qui chanta pendant quarante ans dans la chorale de la cathédrale, nous racontait le plaisir des chantres quand, après la grand-messe, l'organiste brodait sur un thème proposé. Les yeux fermés, il improvisait pour les membres de la chorale et c'était, disait mon père, un véritable enchantement. Je me propose, dans le Tome IV, qui vit, de 1900 à 1920, l'activité la plus intense d'Amédée Tremblay ici, de vous donner un récit assez complet de sa vie. Pour le moment, cependant, c'est un très jeune homme, remarquablement doué pour l'exécution et la composition, et la cathédrale Notre-Dame ne peut que se féliciter d'avoir retenu les services d'un organiste de cette trempe.

¹ En 1891, au prix de \$12,000, la maison Casavant de St-Hyacinthe, avait remplacé le vieil orgue par un magnifique instrument.

D'ailleurs, toute la chorale, y compris son directeur, Napoléon Mathé, possède une solide réputation de parfaits exécutants, surtout de musique grégorienne. Tous sont choyés par les autorités de l'archevêché qui, chaque année, les reçoivent à un dîner. J'ai eu l'occasion de voir qui faisait partie de cette chorale renommée, vers 1894: MM. Belleau, Breton, F.R.E. Campeau, A.D. Richard, E. Gauthier, J.B. Bénard, E. Cusson, Alf. Drouin, D. Dion, A. Dostaler, L. D'Auray (aussi, directeur de la chorale de St. Brigid), F.X.R. Saucier, J.C. Blais, J. Vincent, E. Brousseau, J.A. Doyon, J.L. Richard, A. Parent, J. Aubé, Alf. Morin, et aussi d'autres dont je n'ai pas les noms.

La chorale et son directeur ne craignent pas d'innover. Et c'est ainsi qu'à l'offertoire d'une grand-messe, Ernest Smith donne un magnifique solo, "sur une flûte d'argent" ne manque pas de souligner la chronique. À la réception tenue à la basilique au retour de Mgr Duhamel en visite à Rome. Tremblay joue un extrait du "Messie" de Handel, puis exécute une superbe Tocatta.

Voulez-vous savoir comment "Le Temps" décrit un concert sacré à la basilique? En voici une jolie description: "À l'offertoire, il nous a été donné d'entendre une de ces aspirations de l'âme affamée d'immortalité, des splendeurs de la patrie céleste et ravie par la contemplation en esprit des gloires sublimes et rayonnantes comme le soleil de la Reine des Anges". Il s'agit d'un hymne qualifié d'admirable, interprété par F. Breton, Amédée Tremblay étant à l'orgue.

D'autres formes d'art s'expriment en cette fin de siècle. Le sculpteur Pariseau et les ébénistes Morel & Gagnon exécutent un très bel autel en acajou pour l'église de Cyrville. On en fait les plus grands éloges.

Au printemps de 1981, je suis allée voir cette église qui a le même âge que Ste-Anne, rue St. Patrick. Fondée en 1873, elle avait donc, en 1948, 75 ans d'âge et une plaque rappelle ce fait à l'extérieur du temple. Lorsque nous avons assisté à la messe, un prêtre noir—un Haïtien—la célébrait. Accompagnés d'un orgue et de deux guitares électriques, les chants faisaient un bruit catastrophique, peu propre à la méditation des fidèles. Quelques-uns, d'ailleurs, se bouchaient les oreilles. À part une grande statue de la Vierge de Lourdes, entourée de lumières, l'église est presque nue: le chœur est blanc et bleu pâle complètement dépouillé. Qu'est donc devenu le bel autel de 1896? Je le cherche en vain.

² "Ottawa 1855-1876" page 188.

À l'époque, on appelle l'église tout simplement "Notre-Dame de Lourdes" en omettant le "Cyrville", ce qui porte à la confondre avec Notre-Dame de Lourdes, chemin de Montréal.



Dans le domaine de l'éducation, les choses se gâtent. Enseignant aux garçons depuis 1864, les Frères des Écoles chrétiennes se sont attirés de vives critiques de la part des inspecteurs de Toronto et de la Commission scolaire d'Ottawa.

Diverses versions ont été données de ce conflit. Il semblerait, cependant, que les Frères auraient été en butte à la malveillance de certains individus, dont, hélas, celle de quelques compatriotes. Y avait-il aussi tiraillements entre les intérêts de l'école secondaire de l'Université d'Ottawa et l'enseignement des Frères à ce même niveau? Toujours est-il que le journal de langue française "Le Temps" est quelquefois assez dur pour les disciples de Saint Jean-Baptiste de La Salle. Plus tard, il changera son fusil d'épaule. Ce qui se passe à Ottawa au moment où les Frères sont menacés, est assez important pour intéresser la presse outre frontière et "l'Événement" de Québec informe régulièrement ses lecteurs de ce que se trame ici.

On accuse les enseignants d'incompétence et d'insubordination. Le gouvernement ontarien leur ordonne d'adopter les livres choisis par lui. Les livres écrits par les Frères eux-mêmes sur l'histoire du Canada, blessent-ils la fierté de ces messieurs orangistes? "Le choix des manuels scolaires sera le principal sujet de friction entre les Frères et les commissaires d'école" conclut le Frère Dufour dans son ouvrage intitulé "L'Académie de La Salle" publié vers 1971. En plus de la grave accusation d'incompétence, les commissaires ordonnent aux enseignants d'adopter le congé hebdomadaire du samedi au lieu du jeudi (qui est une coutume française!). Bien que les Frères aient été prêts à enseigner aux petits Anglais, les classes pour eux n'avaient jamais été très populaires, tandis que les classes des petits Canadiens français étaient bondées.

Vint un moment où M. Moffet, syndic, doit faire émettre un bref de "mandamus", défendant aux Frères d'enseigner. Sous une pression toujours plus difficile à supporter, et à la suite d'une nouvelle enquête sur les écoles séparées de la capitale, dirigée par trois messieurs qui ne parlaient que l'anglais, on décrète encore une fois que les Frères enseignent mal l'anglais (voilà où le bat blesse!), n'ont pas la compétence pour enseigner, etc. Il faut relire ce que dit le Frère Dufour à ce sujet. Les démêlés que les Frères ont avec les Commissaires des écoles séparées sont très importants et décrits en détails aux pages 7 et suivantes.

Les supérieurs de la communauté décident donc de retirer tous les Frères qui enseignaient ici. Voici les écoles Garneau, de La Salle, St-Patrick et St. Brigid sans instituteurs. Les Soeurs Grises acceptent de remplacer les Frères auprès de quelques deux cents élèves. À l'école de La Salle, rue Sussex, des laïques enseignent, Charles O. Caron étant principal. Quelques années plus tard, les religieuses remplaceront des laïques.

Le 1er octobre 1895, tous les Frères quittaient la ville: "À la gare, une foule impressionnante acclama les partants et M. H. Laperrière, ancien élève, lut une adresse de circonstance au nom de ses concitoyens", raconte le Frère Dufour.

On sait qu'en 1899, les Frères reviendront dans la capitale mais, cette fois, propriétaires de l'ancienne école de La Salle. Ils ouvriront là une maison d'institution indépendante qui prendra le nom d'Académie de La Salle. Des générations de jeunes Canadiens français y trouveront une formation solide et les leçons de maîtres "compétents".

Voit-on poindre, dans ce conflit qui dresse en face l'un de l'autre le Département de l'Éducation de Toronto et une maison d'enseignement d'Ottawa, le bout de l'oreille d'une confrontation qui s'étendra, moins de vingt ans plus tard, à la dimension de l'Ontario: le fameux Règlement XVII? De fait, l'exaspération des autorités torontoises mijotait depuis longtemps. Le Père de Barbezieux, dans son histoire du diocèse, dit: "...Comme le surintendant lui-même était hostile aux écoles séparées, les catholiques éprouaient les plus grandes difficultés à les fonder".

Vers 1895, Alexis de Barbezieux écrit: "La cause de l'enseignement primaire dans l'Ontario et dans tout le Canada est actuellement une des plus graves préoccupations de l'église catholique et un sujet de légitimes inquiétudes".

Pour compléter ce que j'ai dit précédemment, je donne ci-après, la liste des institutions primaires qui existaient pour les catholiques pendant la période qui nous intéresse. Pour les garçons, les écoles de La Salle, Garneau, Brébeuf (carré Anglesea), St-Jean Baptiste (avenue Victoria), St. Brigid, St. Patrick (rue Nepean) et St-Joseph (avenue du Collège). Les filles avaient les écoles Notre-Dame, Guigues, des Saints-Anges, Notre-Dame du Rosaire, Rideau (avenue Stanley), Sainte Agnès (rue Louisa), Sainte-Anne, Sainte-Famille (rue Sherwood), Saint Patrice (rue Nepean) et Saint Roch (rue Elm).



Si, de ce côté-ci de la rivière, les problèmes concernant l'éducation faisaient la manchette des journaux, nos voisins des

bords de la Gatineau, les habitants du canton de Low, refusent de payer leurs taxes au Conseil de comté. Pourquoi? L'histoire ne le dit pas. En 1895, l'entêtement des cultivateurs, en grande partie des Irlandais, va jusqu'à menacer les huissiers chargés de saisir les propriétés des révoltés. C'est grave! La milice est alertée. On mâttera cette population turbulente par la force. La milice d'Ottawa se met sur un pied de guerre. Une expédition militaire avec soldats et chevaux—124 en tout pour les hommes—est organisée et, avec les cris d'encouragement d'une ville excitée par tout ce mouvement, se met en branle. Le train emporte tout ce monde vers le champ de bataille. On campe aux environs de Low; le temps est assez doux, puis il se met à pleuvoir. La troupe fait quelques petites excursions aux environs, histoire d'impressionner les récalcitrants. Avec ce déploiement de force, on a réussi à ébahir les cultivateurs qui acquittent le montant de leurs taxes sans hésiter maintenant et même devront payer les frais de l'expédition qui se chiffrent à plusieurs milliers de dollars³.



Un carnaval est organisé pendant l'hiver de 1895. C'est la première fois, peut-être, que les participants glissent sur des planches de bois, du moins c'est ce qu'il me semble. Le sport du ski avait été apporté ici, nous dit-on, par un membre du personnel du Gouverneur général. Lequel? Je ne me souviens plus, mais il est certain que les collines douces de Rockliffe, autour de Rideau Hall, étaient toute trouvées pour pratiquer la descente sur skis. D'ailleurs, une photo de 1895 que possèdent les Archives de la ville, montre, sur une épaisse surface de neige, un groupe de sportifs, les uns poussant, par une barre d'appui, une espèce de traîneau à deux lices, et d'autres, dont quelques enfants, sur des skis.



On peut compter sur les doigts de la main les romans qui ont été inspirés par la capitale ou qui ont eu pour cadre ses rues tranquilles et sa "colline inspirée". Pourtant, en 1895, Jules-Paul Tardivel fit paraître "Pour la patrie", "roman du XXe siècle", publié par Cadieux & Derome, Montréal. Une partie de l'action de ce livre se passe à Ottawa. De quoi s'agit-il?

Disons tout d'abord que Tardivel, né en 1851, aux États-Unis, fils d'un Français et d'une mère de nationalité anglaise, ne parlait pas le français avant de venir étudier au Collège de St-Hyacinthe.

³ "Asticou" septembre 1972—Cahier no 9.

Cependant, il rattrapa vite le temps perdu et ce fut dans la langue de Molière qu'il devait faire une fulgurante carrière comme journaliste et défenseur de la langue française et de la religion catholique qu'il ne dissociait pas dans sa pensée.

Propriétaire de l'hebdomadaire "La Vérité" qu'il fonda et finança en 1881 jusqu'à sa mort en 1905, Tardivel qui n'était d'aucun parti, fustige "bleus" et "rouges" avec une égale vigueur. Il les veut purs de toute attache, il veut qu'ils s'élèvent "au-dessus des préjugés et des haines qui aveuglent tant de leurs compatriotes". En un mot, il les veut catholiques et, si c'est possible, plus catholiques que le Pape lui-même. À une époque où l'esprit de parti donne lieu à des violences de langage dont j'ai rapporté plusieurs fois le résultat en parlant des journaux publiés à Ottawa, le pauvre Tardivel semblerait prêcher dans le désert et, cependant, ses fracassantes déclarations en faveur d'une religion sans tache et d'un attachement sans faille à sa langue, donnèrent lieu pendant les dernières décennies du 19ième siècle à des controverses passionnées. Émule de Louis Veillot, dont il admire sans réserve le caractère intransigeant, Tardivel considère le séparatisme comme le seul remède contre la mainmise du gouvernement fédéral et son influence dévastatrice sur la population canadienne-française. Mais, comme le dit le Père Paul Gay dans un article du "Droit", lorsqu'il fait un rapprochement entre "L'appel de la race" de Lionel Groulx et "Pour la Patrie" de Tardivel, il prône un séparatisme où la langue française et la religion catholique sont absolument solidaires l'une et l'autre, optique bien différente de celle qui existe au Québec de nos jours. La bête noire de l'écrivain est la franc-maçonnerie dont les tentacules encerclent la ville d'Ottawa. Donc, il n'a rien à dire de bon tant sur la capitale que sur les hôtes de la colline du Parlement. Il les arrange, d'ailleurs, de belle façon. Les a-t-il vus à l'oeuvre lorsqu'il était courriériste parlementaire et que les débats se prolongeaient au-delà des heures habituelles? Il nous décrit les députés "dormant, ronflant, mangeant" dans des attitudes débraillées qui feraient frémir d'horreur les opérateurs de télévision d'aujourd'hui qui surveillent celui qui parle, entouré pour la circonstance de ses amis députés, appelés à donner l'illusion de la solidarité aux pauvres payeurs d'impôt qui regardent le petit écran. . . J'ai lu "Pour la Patrie" qui est, à mon avis, un livre assez ennuyeux et, endormie quelque peu, je n'ai pas même réagi lors de la "résurrection" de la fille du héros, qui se dresse sur son séant pour adresser des paroles prophétiques à son père. . . et meurt de nouveau.

On dit que Tardivel fut courriériste parlementaire. Je veux bien le croire, d'autant plus qu'il avait besoin de copie pour son journal "La Vérité". Cependant, son séjour ici ne semble pas avoir

été remarqué pas plus que celui d'un vulgaire écrivain. Ses biographes parlent peu des séjours qu'il fit à Ottawa et le Père LeJeune ne mentionne même pas ce fait. Son nom n'est mentionné nulle part, il ne participe à aucune réunion de ses compatriotes, l'Institut canadien-français semble ignorer sa présence. À moins que ma vigilance soit prise en défaut, je pense que dans cette ville qu'il considérait comme l'ancre du diable, il ne fit guère de bruit.

★ ★ ★

Un certain segment de la population demande une bibliothèque publique. Le Conseil municipal ne croit pas cet instrument de culture très utile. "La lecture est un luxe" répond-t-il à la requête d'un groupe de citoyens. Onze ans plus tard, le philanthrope Carnegie viendra inaugurer, rue Metcalfe, la bibliothèque dont la construction sera due au refus de Montréal d'accepter le don de Carnegie. La raison? La métropole tenait à avoir une bibliothèque sous la surveillance des autorités diocésaines, ce que Carnegie n'accepta pas. Ottawa profita donc de cet attachement de Montréal à ses principes. Caton le censeur, en l'occurrence Tardivel, avait son opinion sur le sujet. "Les bibliothèques Carnegie sont des foyers d'infection" proclamait-il.

★ ★ ★

Vers 1895, peut-être un an auparavant, arrive, en provenance de Mascouche, Prime Lamoureux, jeune homme de vingt ans, qui vient s'installer ici où sa soeur, Madame John Reeves, née Georgiana Lamoureux, habitait déjà⁴.

L'archiviste et écrivain Joseph Marmette meurt à Ottawa en 1895. À la page 250, j'ai parlé longuement de l'archiviste, historien, journaliste et membre de la Société Royale du nom de Marmette et mes lecteurs trouveront là des renseignements sur cet homme de talent qui passa ici environ treize ans de son existence. Des quatre enfants qu'eurent M. et Mme Marmette, seule Marie-Louise vécut et épousa, en 1892, M. Donat Brodeur, avocat de Montréal. Ce fut cette dame qui décrivit plus tard l'existence littéraire du Cercle des Dix.

L'année précédant sa mort, Joseph Marmette avait fait publier dans le nouveau journal "Le Temps" un feuilleton intitulé "L'affaire Bigot". Quelques années auparavant, "Récits et Souvenirs" avait paru. Dans ce livre, Marmette raconte principalement des voyages qu'il a entrepris en France et en Angleterre.

⁴ Voir sous "Lamoureux" dans la Seconde Partie de ce volume.

Divers

— En France, l'épreuve Paris-Bordeaux-Paris, par le père Levassor, consacre une invention qui révolutionnera le monde des transports. 1,200 kilomètres à la vitesse moyenne "effrayante" de 25 kilomètres l'heure, voilà une réalisation spectaculaire! Et, voici arrivée l'ère du véhicule sans cheval. Le monde ira de plus en plus vite et, à cette vitesse, se cassera le cou plus souvent qu'à son tour.

— En France également, le grand compositeur Benjamin Godard meurt en 1895. Le savant à qui l'humanité doit une fière chandelle, le chimiste Louis Pasteur, meurt aussi en France d'une attaque d'apoplexie. Et celui dont le procès a soulevé dans le monde entier les passions les plus contradictoires, l'officier juif Dreyfus, est condamné, dégradé et envoyé au bagne.

— Né à Québec, Antoine Plamondon, célèbre peintre de nombreux sujets religieux et de portraits meurt à l'âge de 93 ans. Il avait étudié son art à Paris, avec Guérin et avait été élu membre de l'Académie Royale des Arts. Voir page 268 du Tome II.

— Hector Berthelot, dont j'ai mentionné l'arrivée ici à la page 97 du Tome II, s'éteint le 15 septembre 1895. On se rappelle qu'il avait passé neuf ans de sa vie à Ottawa entre 1865 et 1874.

— Pour la première fois, une femme est admise aux examens de l'Association du Barreau du Haut-Canada, et réussit brillamment. Il s'agit de Mlle Clara Brett Martin. La plupart de ses collègues expriment leur mécontentement de ce qu'une citadelle, l'apanage exclusif de l'élément mâle de la population, ait ouvert ses portes à une femme qui, jusqu'alors, ne devait s'occuper que de la cuisine, de la pouponnière et de plaire à son mari. Où cela s'arrêtera-t-il? clament ces messieurs.

— Mme Bessey intente un procès à son père, E.B. Eddy, propriétaire bien connu des usines des chutes Chaudière. D'après elle, il a négligé de lui faire rapport sur les propriétés appartenant à la fille mais gérées par le père.

— Nul problème n'est trop banal pour que le Pape s'y intéresse. Ainsi, la question de savoir si les prêtres devraient aller à bicyclette est étudiée par Lui. Pourquoi? Parce que, pour ce faire, les prêtres devraient enlever leur soutanel

CHAPITRE XXII

1896 La question des écoles ici et au Manitoba — Élections générales — Les Aberdeen — Institut canadien-français — Disparition du journal "Le Canada" — Divers

Lorsque, au début de janvier 1896, les élections des Commissaires aux écoles séparées donnent une majorité à M. Moffet (que l'on dit ennemi des Frères des Écoles chrétiennes), sur Alphonse Audet, du Secrétariat d'État, le journal "Le Temps" ne manque pas de proclamer que ce vote "montre la sympathie de la majorité des électeurs français du quartier Centre dans sa lutte pour l'amélioration des écoles et dans les efforts qu'il (M. Moffet) faisait pour avoir des professeurs compétents tant en langue anglaise qu'en langue française". Le journal accuse "les messieurs de l'évêché d'Ottawa" d'avoir fait une cabale acharnée contre M. Moffet.

Si les controverses dans ce cas-là sont purement d'ordre local, il n'en est pas de même des discussions au niveau national sur les droits des Canadiens français du Manitoba qui, lors de l'entrée de cette province dans la Confédération, avaient été assurés de garder leurs écoles de langue française et de religion catholique. Mais, depuis 1890, le gouvernement manitobain, faisant fi des promesses solennelles faites à ses citoyens, banissait le français comme langue officielle. La crise était déclenchée, crise qui aurait été évitée si, à ce moment-là, le gouvernement fédéral avait forcé le Manitoba à respecter la parole donnée. En 1896, il y a six ans que cette loi inique a été adoptée. Sur la colline parlementaire, le ton monte, les discours sont nombreux et passionnés sur la question de savoir si une loi ne pourrait réparer le tort fait aux citoyens du Manitoba. Une loi, dite "réparatrice", rétablissant les droits des catholiques du Manitoba, est présentée en première lecture à la Chambre. Les orangistes de l'Ontario sont violemment contre, mais Sir James Grant, lui, réclame des droits égaux pour les Canadiens français du Manitoba.

Depuis le 2 janvier, lorsque s'ouvre la 6^{ième} session du Parlement, le gouvernement conservateur dirigé par Sir Mackenzie Bowell ne fonctionne qu'avec peine, plusieurs ministres demandant la démission de leur chef, accusé d'incompétence pour régler les problèmes épineux. Bowell refuse de démissionner puis se ravise et l'offre au Gouverneur général Aberdeen qui la refuse. Les choses s'arrangent à peu près, les ministres dissidents rentrent dans le cabinet, mais on sent qu'une crise ministérielle s'en vient à grands pas. Pendant ce temps, l'honorable Wilfrid Laurier parcourt le pays, moussant sa popularité.

On se prépare, on aiguise ses sabots... les élections générales auront lieu le 23 juin. Pour Ottawa, la convention du parti conservateur choisit, parmi Hiram Robertson, Napoléon Champagne, O. Durocher et C.S.O. Boudreault, les deux premiers, tandis que MM. Hutchison et N.A. Belcourt sont candidats libéraux. Un journal "L'écho d'Ottawa" fut fondé en 1896 pour soutenir la candidature de Monsieur Belcourt. C'était un quotidien dont Arthur Laperrière était l'éditeur-gérant.

La lutte est vive à travers tout le Canada. Sir Charles Tupper, qui a remplacé Bowell à la tête du gouvernement, sent son siège "canter" joliment, tandis que le parti libéral gagne de l'avance. Finalement, les élections donnent la victoire aux libéraux et l'Honorable Wilfrid Laurier devient Premier ministre après la démission de Tupper au milieu de l'été. Voici donc l'entrée en lice d'un parti qui, depuis 1867, n'avait pas eu de chances. Laurier restera au pouvoir jusqu'en 1911.

Tirailé par ses obligations envers Clifford Sifton qui "tenait" l'ouest, sans quoi les conservateurs n'auraient pas été battus, Laurier ne fit rien pour rétablir les droits des Canadiens français au Manitoba. Mais, un politicien est-il jamais libre de ses actes? Et, s'il veut être libre de ses actes, entrerait-il en politique? Toujours est-il que, dans le concert d'éloges qui saluait ses talents d'orateur et d'habile politicien, une note discordante s'éleva de la part d'un conservateur, M. Thomas Chapais, rédacteur en chef du "Courrier du Canada". Il écrivit en 1896: "M. Laurier a commis la suprême infamie". Il lui prédisait, comme prix de sa trahison, le déshonneur. Lorsqu'il fut évident que le prince des orateurs poursuivait une carrière brillante, Chapais, sentencieux, écrivit en 1905: "Le succès qui couronne un acte ne saurait jamais être la mesure de sa moralité". Comme Laurier, Chapais avait un port de tête digne et cet air à la fois affable et hautain que révèle son portrait. Nommé au Sénat en 1919, il mourut en 1946.

Dans les procès-verbaux de l'Institut canadien-français, on note les félicitations offertes au nouveau Chef d'État, bien que les questions politiques soient absolument défendues au sein de l'Institut. Il ne peut, cependant, que se réjouir des honneurs qui sont décernés à un compatriote.

On a beaucoup écrit sur Wilfrid Laurier mais je crois que les commentaires d'un auteur qui signe Domino m'ont particulièrement frappée. Écrit en 1921, "Masques of Ottawa" était certainement l'oeuvre d'un snob qui ne s'intéresse qu'à la haute société et ne parle que des grands de ce monde. Il nous donne, cependant, un curieux portrait de Laurier qu'il avait certainement connu car il paraît que le journaliste Augustus Bridle se cachait sous le pseudonyme de Domino.

Après avoir parlé de la parole de Laurier qui coulait comme du miel, de sa voix nuancée, souple telle une musique, du sourire de ses fines lèvres, sourire spontané et charmant, il dit que Laurier possédait une culture assez restreinte "car il avait un intérêt limité pour la musique, les objets d'art et le raffinement". Cependant, ses manières étaient exquises, il jouait de la flûte en amateur. Il charmait littéralement les foules. À preuve, sa question souriante aux courriéristes parlementaires qui l'entouraient: "Mes amis, quelles sont les nouvelles aujourd'hui?" Le commentaire de Domino sur la culture de Laurier mérite d'être noté. J'aurai, dans l'avenir, l'occasion de commenter sur le comportement du Premier ministre et peut-être serais-je en mesure de refuter l'allégation de Domino. Nous verrons!

★ ★ ★

J'ai peu parlé jusqu'ici du couple vice-royal qui régnait à Rideau Hall, mais son influence fut considérable.

Arrivé en 1893 pour remplacer Lord Stanley, Lord Aberdeen qui connaissait déjà très bien le Canada, était âgé de 46 ans, dix ans de plus que sa femme, personne dynamique, exubérante, pleine d'imagination. C'était elle qui portait la culotte. D'abord facile, le couple plut tout de suite. Son séjour ici fut agréable. Très pieux, Aberdeen fit construire une chapelle à Rideau Hall. Lorsque son terme d'office ici fut terminé, il donna cette chapelle au gouvernement canadien. L'orgue qui s'y trouvait est maintenant à l'église St. Bart's, à New Edinburgh.

Organisatrice hors pair, Lady Aberdeen remplit la vie de son mari et de ses enfants, de même que la sienne, de toutes sortes d'activités: concerts, réceptions de tout genre, fondation d'organismes et encouragement continu à quantité de mouvements féminins surtout.

Bien que Lady Aberdeen, très cultivée, ne réussit pas à convaincre les autorités d'installer à Ottawa une bibliothèque publique, elle fut la grande responsable de la création d'un conseil canadien des femmes, dont elle fut la première présidente. Elle aida aussi à la création de la Y.W.C.A., de la "Victoria Order of Nurses", du "May Court Club", du "Ottawa Maternity Hospital" et de plusieurs autres organismes.

À Rideau Hall, le théâtre tenait une grande place. On jouait "David Copperfield", "Pride & Prejudice" etc. On étudiait le français que le Gouverneur général et sa femme parlaient d'ailleurs fort bien.

Le sport n'était pas négligé. Il était pratiqué avec grand enthousiasme par les membres de la maison vice-royale. On faisait du ski, du patinage, de la raquette, du curling et, plus que tout, de la descente en toboggan qui avait beaucoup d'adeptes.

Au début de l'année 1896, le Gouverneur général et sa femme organisent un grand bal costumé dans les salons du Sénat. Différents groupes, portant les vêtements rappelant une certaine époque, présentent un aspect féérique: velours, satin, plumes, traînes, diamants, diadèmes... tout cela flamboie et brille sous les lustres. Lady Aberdeen essaie ainsi de stimuler l'intérêt que devraient avoir les Canadiens pour l'histoire de leur pays. Dans une petite brochure que j'ai eu la possibilité de lire, des photos montrent l'aspect qu'avait ce bal. On voit la superbe tête altière de l'Honorable Laurier et la silhouette aux belles épaules de Madame Laurier qui tourne les yeux du côté de son mari. Derrière elle, une jolie femme à la tête fine et dont la mince silhouette semble dominer ses alentours: c'est la chanteuse Albani.

Lady Aberdeen ne se contente pas de danser, mais elle parle. Et, c'est à l'Institut canadien-français, sous la présidence du docteur Valade, qu'elle donne, en un excellent français, une conférence sur les sociétés littéraires de Winnipeg, Montréal et Ottawa, les montrant dans l'oeuvre méritoire de fournir aux colons pauvres des Territoires du Nord-Ouest, des livres et des publications.

En 1896, un accident qui aurait pu être grave resserra les liens du couple vice-royal avec la population de la région. Le 22 avril, une voiture portant Lady Aberdeen, longeant à Gatineau les bords de la rivière Ottawa, versa dans les eaux tumultueuses de la rivière. Les deux chevaux se noyèrent. Trois hommes de Pointe-Gatineau, Félix Bigras, Charles Carrière et Bénoni Tremblay se portèrent aussitôt au secours de Lady Aberdeen et la sauvèrent d'une mort certaine pendant que quelqu'un de sa suite essayait avec difficulté de maintenir sa tête hors de l'eau. Elle marqua sa reconnaissance par le don, entre autres, de vêtements sacerdotaux et d'une cloche

à l'église de la paroisse. Elle fit des dons en argent aux sauveteurs. La grosse cloche portait l'inscription: "Gratias Domino, Ishbel Aberdeen, 22 avril 1896". La cérémonie de la remise eut lieu en présence de l'Hon. Wilfrid Laurier, de Mme Laurier et du curé Isidore Champagne, prêtre dynamique et bon musicien. Devant la foule, Lord Aberdeen parla en français et dit: "Quand sa douce voix (celle de la cloche), flottant à travers la rivière, atteindra notre demeure, de l'autre côté de la rivière Outaouais, elle réveillera des pensées de pieuse reconnaissance et le désir de se consacrer au service du bon Dieu qui nous a protégés au moment du péril". Quelques jours plus tard, par l'entremise des journaux, Lady Aberdeen remercie ceux qui se sont informés de sa santé. "Le sauvetage a certainement été providentiel" dit-elle.

On se souvient que la princesse Louise avait été également en danger lors d'un accident arrivé rue Sussex, quelques années auparavant. Le médecin dévoué qui la soigna fut nommé Sir James Grant en reconnaissance. Cette fois-ci, ce sera Wilfrid Laurier qui deviendra Sir Wilfrid, recommandé par les Aberdeen, et cela dès l'année suivante.

★ ★ ★

L'Institut canadien-français montre, pendant ces années, qu'elle est la première et plus importante institution où se niche la culture. Ainsi, les conférences se succèdent. Auguste Lemieux, étudiant en droit, parle du célèbre criminaliste français, Chs. Alex. Lachaud, mort en 1882. À un programme donné par l'Institut en janvier, on voit le nom de Mme A. Lacerte, déclamant une oeuvre du poète François Coppée. Je parlerai plus tard de cette dame qui écrivit beaucoup et laissa ici un souvenir resté vivace dans l'esprit des plus âgés. Vers la fin de l'année 1896, l'Institut recevra celui qui est maintenant Premier ministre, l'Hon. Wilfrid Laurier qui, avec Sir Adolphe Caron, assiste à son banquet annuel aux huîtres, une tradition de l'Institut. À ce moment-là, le président est A.A. Taillon, en remplacement du Dr Valade.

★ ★ ★

Un peu de nostalgie s'empare de nous à l'idée qu'à l'époque de nombreux hommes d'affaires canadiens-français avaient pignon sur rue, spécialement rue Rideau, alors que maintenant, en 1982, on chercherait en vain plus qu'une toute petite, très petite mention d'une maison française sur cette rue, une des plus anciennes de notre ville.

Ainsi, en 1896, au 70 Rideau, J.B. Duford vend de la tapisserie, comme on dit alors; au 102, Ph. Désilets vend des vêtements ainsi que H.H. Pigeon, au 49-51. Le tailleur Nap. Lafleur a boutique au 182, tandis que le carrossier Joseph Dufour est aux numéros 245, 247 et 249 de la même rue. Thomas McNicoll a sa boutique de barbier au 145 de la rue Rideau.

Ailleurs, Louis Duhamel a une fabrique de carrosses au 107 de la rue Murray et le tailleur F. Juneau tient boutique au 282 Dalhousie. Rue William, L.H. Nolin, Bryson-Graham, R.J. Devlin, R. Masson, et Monsieur Laverdure ont des magasins achalandés et ces noms ont encore tout récemment fait partie du monde des affaires ici.

Bien que deux vétérans de la guerre de 1812 vivent encore en 1896 et reçoivent, comme pension, \$30 par année (leurs noms: James Lalonde de St-Polycarpe et Ambroise Lavoie de St-Barthélemy, tous deux centenaires), les vieux citoyens de Bytown disparaissent petit à petit. Ainsi, Charles Sparrow, qui avait été premier magistrat de Bytown en 1851, meurt le 25 janvier à 87 ans. Également cette année-là, un membre d'une famille vivant ici depuis de nombreuses années, disparaît¹. Né à Ottawa le 9 février 1853, L.F. Mathé meurt à 43 ans. Marchand de fourrures, il était revenu s'établir à Ottawa vers 1890 après un séjour de dix ans au Manitoba. Célibataire, il résidait rue de l'Église (Church). Ses frères étaient Napoléon Mathé, travaillant au département des Travaux publics et directeur de la chorale de la cathédrale Notre-Dame, et Eugène Mathé, marchand à Port Arthur.

Le père de Louis-Félix, Félix fils, mourut deux ans plus tard, en 1898, âgé de 77 ans. La résidence de cette famille se trouvait au numéro 76 de la rue de l'Église.

Un excellent musicien disparaît aussi en 1896 à 70 ans. Il s'agit de Gustave Smith, organiste pendant quelques années à la cathédrale Notre-Dame². Dans le répertoire du chœur de l'église, il y a une messe (inédiée) du chevalier (Chevalier de la Légion d'honneur). Les funérailles de M. Smith ont lieu en l'église du Sacré-Coeur.

Narcisse Pageau³ disparaît à 74 ans à St-Vincent de Paul où il enseignait l'ébénisterie au pénitencier. Le corps est ramené et est exposé à la demeure de son gendre, Ambroise Gagnon, 106 rue de l'Église. Au moment du décès de M. Pageau, le fameux Atelier du gouvernement, situé à la limite nord de la rue Bank, était occupé

¹ "Ottawa 1855-1876" page 256

² "Ottawa 1855-1876" page 293

³ "Ottawa 1855-1876" page 258

par la Cour suprême qui y eut ses bureaux jusqu'à ce que soit construit, rue Wellington, l'imposant édifice qu'elle occupe maintenant. L'artiste Pageau avait oeuvré dans cet atelier vers 1875 au moment où on travaillait à l'embellissement des édifices du Parlement, tout spécialement de la bibliothèque.

Continuons la nomenclature des décès, nombreux en cette année 1896. L'ancien ministre Téléphore Fournier, 72 ans, meurt le dimanche 10 mai. Il habitait le 288 de la rue Nelson. Brillant orateur, ancien journaliste, vice-doyen de la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa, juge à la retraite de la Cour suprême, il laissait sa femme Hermine H. Demers, deux fils et sept filles. Il faisait partie du Cercle des Dix, fondé par M. de Celles vers 1880.

Le décès de Madame Elzéar Taschereau survient le 2 juin à sa résidence du 265 de la rue Theodore (Laurier est). Elle était née Marie-Antoinette de Lotbinière-Harwood et était l'épouse de l'Hon. Juge Taschereau⁴.

Meurent également en 1896, à Orléans, Mme Luc Major née Émilie Masson, 77 ans, mère de S.J. Major et A. Major d'Ottawa, Mme Élie Renaud Sr. de Ste-Anne, Gilbert Julien à 76 ans, Soeur Ste-Joséphine, fille du pionnier Louis Grison, à 60 ans, tous des gens d'Ottawa qui ont déjà été mentionnés dans mes livres. À remarquer, cependant, que Soeur Ste-Joséphine née Julie-Zélie Grison mourut en 1896 et non en 1894 tel que rapporté dans "Bytown", page 327.

À la page 358 de "Bytown", j'ai dit que Joachim Valiquette, père, et sa femme Marie Galipeau, habitaient le village dès 1831, car une fille leur naissait cette année-là. Joachim était-il déjà confiseur ou plutôt boulanger à cette époque lointaine? Ce fut le métier que lui et Joachim fils, exercèrent pendant de longues années. Toujours est-il que l'aïeul né en 1805, devait être déjà décédé lorsque sa femme Marie Galipeau mourut en 1896 à l'âge respectable de 90 ans. Au moment de sa mort, au no 225 de la rue de l'Église, on la dit mère de Pierre Valiquette et grand-mère du R.P. Valiquette de Lawrence, Mass. et de la Rév. Soeur St-Florence, de Lowell.

En 1896, le père de M. F.X. Valiquette, 149 Botelier, meurt et les funérailles ont lieu à Notre-Dame.

★ ★ ★

En mars 1896, le journal "Le Canada" disparaît. Il existait depuis le 20 octobre 1879, ayant été d'abord d'appartenance conservatrice, puis libérale après 1891 avec Flavien Moffet comme rédacteur

⁴ Voir Deuxième Partie

et plus tard à tendance conservatrice puisqu'il était l'adversaire déclaré du journal très libéral, "Le Temps".

Divers

— La province de Québec s'agrandit de 118,450 milles carrés et s'étend jusqu'à la Baie d'Hudson.

— Le film présenté par les frères Holland en 1894 avait-il fait l'objet d'une présentation privée? En tout cas, on dit qu'en 1896 eut lieu la première représentation d'un film animé devant 1,200 personnes. L'écran avait été installé à l'extérieur. Des films présentés, il faut retenir celui qui s'intitulait "The Kiss" et qui scandalisa la population. Le piano accompagnait ces films silencieux. On sait que les films parlants prendront l'affiche quelque trente ans plus tard.

— La province d'Ontario compte maintenant 150,000 Canadiens français, d'après le journal "Le Temps".

★ ★ ★

CHAPITRE XXIII

Ce matin, en prenant mon premier café devant mes fenêtres soigneusement fermées contre le froid sibérien d'une journée d'hiver qui nous promet de belles heures dans la chaleur d'un appartement bien chauffé, j'ai vu, confortablement installé sur le poteau d'angle de mon balcon, un adorable oiseau, un petit faucon pèlerin. Il se tenait bien droit dans son uniforme gris, avec ses grands yeux noirs, son bec crochu et court et ses grosses serres, surprenantes sous ce corps minuscule. Dans ma rigide immobilité car je ne voulais pas l'effrayer, il me prit sans doute pour une statue de sel car son regard féroce tourné de mon côté, m'observa pendant plusieurs minutes. Oiseau de proie, ne trouvait-il pas sa nourriture sous cette terre gelée? À défaut d'une souris, je n'eus pas le temps de lui jeter des miettes de pain... Déjà, il était reparti dans ce ciel glacé d'hiver.

Ce visiteur de plumes, que j'espère revoir un de ces matins, a embelli les premières heures de cette journée qui me verra entamer la rédaction des événements de 1897 et procéder petit à petit, en voyant venir la fin de mon labeur, vers l'année 1899 où je mettrai le point final à ce troisième volume.

1897 L'orphelinat St-Joseph — Nouveau maire: S.M. Bingham — Rideau Hall — L'Hon. Wilfrid Laurier devient Sir Wilfrid — Améliorations

C'est en 1897 que l'orphelinat St-Joseph déménage de son ancienne maison à l'angle des rues Sussex et Cathcart et s'installe à la Terrasse Rideau, à l'entrée du village de Rockliffe. Sur un grand terrain de dix acres, les Soeurs Grises y avaient déjà l'asile Bethléem pour les enfants trouvés. La pierre angulaire du nouvel édifice avait été bénite en mars par Mgr Merry del Val. Ce prélat avait été envoyé au Canada par le pape Léon XIII pour recueillir des informations sur la question des écoles du Manitoba. Il passa cinq

mois dans notre pays et cette visite eut pour effet l'installation ici d'un délégué apostolique.



Samuel Michael Bingham devient maire d'Ottawa. Le carré Bingham où des générations de jeunes ont appris à patiner, situé à l'angle des rues Cathcart et Dalhousie, portait son nom. Il fit une visite protocolaire à Lady Aberdeen au début de son mandat, et fut jugé par elle "excentrique". Bingham se noya le 17 juin 1905 âgé de 58 ans. Son monument au cimetière Notre-Dame porte un buste de lui, fait assez rare dans ce cimetière. Autour du cou, on remarque la chaîne d'office de premier magistrat de la ville. Bingham avait été fait Chevalier de l'Ordre du Saint Sépulcre et je me demande, en la regardant à deux fois, si la chaîne n'était pas plutôt celle de cette décoration?



Lady Aberdeen, châtelaine de Rideau Hall, obtient, enfin, la création de la "Victoria Order of Nurses", fondation qu'elle avait ardemment désirée mais qui fut finalement approuvée par les médecins qui, auparavant, la redoutait.

L'épouse du Gouverneur général fut, en quelque sorte, responsable du fait que l'hôpital St-Joseph fut construit vers ces années à Maniwaki. Avec son mari, elle avait visité la petite ville du nord, l'avait trouvée attrayante et pourvue d'une école bien tenue par les Soeurs. Mais, il n'y avait pas d'hôpital. Elle proposa d'en établir un, à ses frais, qui serait tenu par la "Victoria Order of Nurses". Informées de la chose, les Soeurs Grises, craignant une installation anglaise et protestante, prennent la décision de fonder un hôpital à Maniwaki, ce qui sera fait.

L'année 1897 vit le jubilé de diamant de la vieille reine Victoria. De grandes fêtes marquèrent cet événement. Les onze premiers ministres des colonies se pressèrent à Londres pour lui offrir leurs vœux de longue vie, leurs félicitations et aussi protester de la loyauté de leur pays envers la couronne britannique. Laurier fut nommé conseiller privé impérial et malgré lui, semble-t-il, fut fait chevalier, de même d'ailleurs que tous les autres chefs des pays représentés à Londres¹.

"Je suis britannique jusqu'au fond du coeur" (I am British to

¹ Lord Aberdeen et Sir Donald Smith avaient recommandé Laurier pour cet honneur.

the core) déclara-t-il. Étant le plus populaire, le plus admiré des premiers ministres de l'Empire, ses déclarations étaient dûment notées et le Premier ministre britannique Chamberlain "ne tarda pas à présenter la note à payer pour la profession de foi impérialiste de Laurier" dit plaisamment Mason Wade. C'est ce qui fut fait peu de temps après lorsqu'il fut question, pour le Canada, de participer à la guerre des Boers que la Grande-Bretagne entreprenait au Transvaal.

★ ★ ★

Sur le colline du Parlement, un incendie se déclare, le 11 février 1897, au Bloc de l'Ouest et fait beaucoup de dommage. Heureusement, les archives qui s'y trouvaient furent sauvées.

On construit beaucoup dans la ville qui a maintenant environ 50,000 habitants. Un théâtre qui aura une grande vogue est construit en 1897. Il s'agit du théâtre Russell, que l'on érige à côté de l'hôtel du même nom. J'aurai l'occasion d'en parler plus longuement.

À l'angle des rues King et Water s'élève, depuis 1897, une construction qui abritera la caserne no 5 des pompiers d'Ottawa, puis des bureaux par la suite. Maintenant, il sert de centre communautaire et porte le nom d'Armand Pagé, chef du Service des incendies au début des années soixante.

On discute d'une amélioration qui sera d'importance: la construction d'un pont entre la Pointe Nepean et Hull. Depuis la création de Bytown, des traversiers faisaient la navette à cet endroit. Pour accommoder la population des villes d'Ottawa et de Hull, un pont dans le prolongement de la rue St. Patrick devait de toute urgence, être construit. Ce sera bientôt fait.

Le chanoine Bouillon, anciennement procureur de l'archevêché et responsable de l'embellissement de l'intérieur de la cathédrale Notre-Dame, travaille aux plans du monastère des Soeurs du Précieux Sang et, en cette qualité, occupera une chambre dans la communauté comme chapelain.

Le Révérend Beauchamp devient procureur, et est remplacé comme curé de Ste-Anne, par le Révérend Moreau.

C'est en 1897 que Sir Wilfrid et Lady Laurier achètent la maison qui porte leur nom rue Laurier (autrefois Theodore). Elle appartient maintenant au gouvernement canadien qui en a fait un musée.

★ ★ ★

CHAPITRE XXIV

1898 L'or du Klondike — Incendie à l'Université d'Ottawa — Construction du pont interprovincial — Améliorations — Départ des Aberdeen et arrivée des Minto — Les Canadiens français — Divers

“De l'or en abondance, mais on meurt de faim” rappellent les journaux, mais cela n'arrête nullement ceux qui se ruent vers les richesses du Klondike. Des groupes importants quittent notre ville en ce début d'année “avec un équipement complet de chercheurs d'or” et leurs noms sont donnés. Combien d'entre eux reviendront riches, les poches pleines de brillantes pépites. Ça, c'est une autre affaire!

★ ★ ★

Au début de l'année 1898, un incendie grave se déclare dans la vieille partie de l'Université d'Ottawa, celle qui date de 1857. Les dommages sont importants, y compris ceux subis par la chapelle réputée très belle. On verra à la reconstruire. La pompe La France ne s'est pas comportée comme une bonne fille et les pompiers en ont été réduits à des moyens de fortune pour combattre le feu.

★ ★ ★

Cependant, des constructions sont prévues dont la moindre n'est pas l'érection du pont Interprovincial dont on parlait depuis déjà quelque temps. Réunir les deux rives de l'Outaouais là où auparavant la population devait se servir de traversiers, devenait d'une urgence certaine. La chose est donc décidée et les travaux commencent aussitôt. On projette d'installer deux voies de tramways (de petits chars, comme on disait à l'époque), une voie

pour le train, deux passages pour véhicules et deux trottoirs. Comment les chevaux, animaux au tempérament imprévisible et nerveux, se comporteraient sur cette nouvelle voie au-dessus des eaux profondes de l'Outaouais, on pouvait le prévoir. Il semblerait que le bruit, le son des cloches par exemple, suffisait pour que ces bêtes prennent le mors aux dents, partent à l'épouvante, renversent voitures et gens et causent souvent des blessures. Mais, le temps n'est pas éloigné où les premières autos feront leur apparition, les conducteurs des véhicules ayant fort à faire alors pour retenir les chevaux, ahuris par les pétarades et le vrombissement des moteurs lancés à 10 à l'heure...



D'autres améliorations sont apportées à la ville. Ainsi, à droite de l'hôpital général tenu par les Soeurs Grises, on ajoute une aile.

L'hôtel "Grand" est construit rue Sussex, au sud de la rue Rideau. À cet endroit, il y avait, depuis les débuts de notre ville, toute une succession d'hôtels. Le Grand fut tout de suite très populaire car il se trouvait en face d'un entrepôt de John R. Booth sur la ligne du Canada Atlantic Railway. Plus tard, l'hôtel appartient à la CCN et il a été démoli à l'heure qu'il est pour faire place à ce qui sera le Carrefour Rideau: hôtels, grands magasins, etc. Les protestations, lors de cette démolition, n'ont pas manqué... mais peut-on arrêter ce qu'il est convenu, à tort, d'appeler le progrès?

Heureusement que certains souvenirs de cette époque reculée ont été conservés. Ainsi, le Musée Bytown montre, dans son soubassement, une très grande statue de Mercure, avec des ailes aux talons. La grande mais gracieuse silhouette servait de girouette et surmontait, dans les dernières années du siècle dernier, l'édifice de la Sun Life qui se trouvait à l'angle des rues Sparks et Bank, lui aussi disparu.

Les oeuvres charitables et les groupes de bénévolat fleurissent et se développent en cette année 1898. Ainsi, les Dames auxiliaires de l'hôpital général se réunissent pour aider la vénérable institution dirigée par les Soeurs Grises. À ce moment-là, Sir James Alexander Grant étant chef du personnel, l'hôpital comptait 17 religieuses, 12 aides et 3 hommes.

Lady Laurier fit partie de ce premier groupe d'auxiliaires, l'épouse du Gouverneur général, la dynamique Lady Aberdeen encourageant fortement l'oeuvre naissante de même que l'épouse du maire de la ville, Mrs William Bingham, née Marie-Charlotte Chartier de Lotbinière.

On connaît actuellement les bienfaits apportés aux convalescents par la maison May Court, avenue Cameron. Cette institution, dont la fondation en 1898 fut encouragée par Lady Aberdeen, fut d'abord une espèce de club social pour jeunes filles de la société, ayant des loisirs. De grands bals réunissaient la veille du premier de l'an, l'élite, mais très vite, et surtout pendant les années de la Première et de la Seconde Grandes Guerres, les membres aidèrent le travail des hôpitaux et assistèrent les familles dans le besoin. La première maison pour convalescents fut ouverte en 1916 dans une maison louée; quatre ans plus tard, Sir George et Lady Perley donnèrent une vaste maison rue Cooper pour y loger l'oeuvre. Ce fut à la fin des années cinquante que la maison de l'avenue Cameron fut achetée et fonctionne maintenant, accueillant des convalescents de toutes langues et de toutes cultures.



Le couple vice-royal termine son terme et quitte le pays après avoir été extrêmement populaire à un moment donné; de fait, Lord et Lady Aberdeen s'étaient mêlés à tous les événements, à toutes les organisations qui furent fondées pendant ces années de fin de siècle. Les réceptions, pas seulement pour la haute société mais pour les artistes, les écrivains et, en fait, la population tout entière, avaient été nombreuses et animées. Le départ du couple laissa un grand vide bien que Lady Aberdeen se plaignait de l'apparence de Rideau Hall "vieille et misérable demeure"¹ disait-elle, et parlait du piteux aspect de la rue Sussex, sale et décrépite. Il faut dire que tous ne prisait pas le couple Aberdeen. Le vieux Tupper, par exemple, le prenait pour cible de ses attaques. Lui et sa femme, qui fêtaient leurs noces d'or, refusèrent même un cadeau à eux offert, à cette occasion, par le Gouverneur général et sa femme.

Le 12 novembre, le couple vice-royal quitta donc notre pays et fut remplacé par Lord et Lady Minto.

Lord Minto avait été le secrétaire militaire de Lord Lansdowne et le chef d'état major du Général Middleton pendant la seconde rébellion de l'Ouest. Né à Londres, il était remarquable cavalier. Ses contacts avec la plus noble conquête de l'homme, le faisaient paraître une peu raide, un peu guindé peut-être; lui et sa femme, belle et gracieuse, n'étaient certes pas aussi détendus, aussi énergiques que l'avait été le couple Aberdeen avant eux. Cependant, leur séjour ici fut bénéfique, ne serait-ce que pour la création du "Minto Skating Club", pépinière de futures étoiles du

¹ Souvenir du carnaval de Québec, un ours empaillé décorait l'angle d'une pièce. décoration peu en rapport avec la dignité de Rideau Hall.

En 1899, Thomas Payment, pharmacien de la rue Dalhousie, ancien échevin, devint maire de la ville. Il est le cinquième maire de langue française: Joseph-Balsura Turgeon, Joseph Martineau, le Dr Pierre St-Jean et Olivier Durocher l'ont précédé.

Joseph Jolicoeur à la page 40 de son "Histoire anecdotique de Hull" nous apprend que M. Payment avait été citoyen de Hull avant de venir habiter Ottawa.

Pour le moment, je n'ai que peu de détails sur M. Payment mais je ne tarderai pas à me documenter sur les principaux événements de sa vie.



Le Premier ministre Wilfrid Laurier avait déclaré trois ans auparavant lorsqu'il était Chef de l'opposition, qu'Ottawa deviendrait "la Washington du nord". Cette prédiction devait commencer à se réaliser lorsque la Commission d'embellissement fut créée en 1899.

Jusqu'alors, la progression de la ville avait été laissée souvent à la discrétion d'entrepreneurs, de constructeurs, de fonctionnaires et d'autres dont le dernier souci était de placer leurs réalisations à l'intérieur d'un plan d'ensemble de développement harmonieux. La Commission d'embellissement, qui devint plus tard la Commission de la Capitale nationale, devait changer tout cela.

En cette fin de siècle, le Canada entrait dans une ère de prospérité due à l'action énergique du gouvernement. La capitale devait, naturellement bénéficier de ce sursaut d'activités, elle qui avait piétiné sans but précis depuis sa fondation. Il faut dire que les trois superbes édifices qui s'élevaient depuis 1865 sur la colline du Parlement présentaient un joli coup d'oeil. Le site en était grandiose... À cela, il n'y avait rien à redire. L'édifice Langevin, le nouveau bureau de poste et aussi le musée de géologie rue Sussex étaient de beaux édifices, solides, en pierre, bien construits. C'était déjà un commencement... mais le centre de la ville, surtout les bords du canal dont les gens de goût déploraient le coup d'oeil désagréable, présentait un aspect déplorable. On se mit à l'oeuvre. On enleva les entrepôts nombreux groupés sur les rives du canal Rideau et autour du bassin qui, lui, ne tarderait pas à disparaître. Déjà, les rives en étaient plus aérées. Il y eut une ébauche de promenade le long des berges du canal. La rue King (King Edward) devint un boulevard au milieu duquel de grands ormes versèrent peu à peu une ombre propice à la promenade. On commença à aménager le parc de Rockliffe.

La Commission d'embellissement, organisme bénévole qui, au début, n'avait pas d'argent, sauf une subvention annuelle de \$60,000, n'avait pas non plus beaucoup de pouvoirs. Cependant, l'aménagement d'une promenade le long de la rive ouest du canal, à partir de la rue Laurier et allant vers le sud, ne rencontra aucune critique. C'était déjà cela! Dans mon prochain volume, je suivrai les réalisations de cette commission qui oeuvra avec bonheur pour améliorer l'apparence de notre ville.

★ ★ ★

Les 25 et 26 octobre, les vingt-cinq ans d'épiscopat de Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, sont fêtés avec éclat.

Le premier délégué apostolique que le Vatican envoie au Canada, Mgr Diodème Falconio arrive en septembre¹, à temps pour prendre part aux célébrations. Des centaines de prêtres se rencontrent à Ottawa et assistent à de nombreuses démonstrations: hommage des Frères des écoles chrétiennes, séance préparée par les orphelins de Saint-Joseph, réception par les distingués élèves du Pensionnat Notre-Dame du Sacré Coeur. Pour couronner le tout, un grand banquet est offert par la Maison mère des Soeurs Grises à leur protecteur et ami. Six archevêques et seize évêques assistent à ces agapes fraternelles. La Supérieure générale de la communauté est, à ce moment-là, Mère Dorothy Kirby, née à Fitzroy Harbour, en Ontario, en 1841. Elle a succédé à Mère Rosalie Demers en 1898.

Il va sans dire que tous les organismes y compris l'Institut canadien-français, dont Mgr Duhamel est le protecteur, fêtent leur archevêque. Une petite brochure, dont l'imprimeur est C.S.O. Boudreault, et dont l'introduction est signée seulement des initiales H.L. (peut-être Hector Laperrière) relate les événements en rapport avec les vingt-cinq années d'épiscopat de Mgr Thomas Duhamel.

★ ★ ★

Rappelons que, pendant longtemps, les troupes canadiennes furent sous le commandement d'un général anglais, je veux dire, britannique. Le général Hutton remplissait ce poste au moment où l'Angleterre entra en guerre avec les Boers pour la domination de l'Afrique du Sud. Le Gouverneur général Minto poussa à la roue

¹ En octobre 1902, Mgr Falconio sera transféré à la délégation apostolique de Washington.

pour que le Canada envoie des troupes et Hutton exerça de fortes pressions à cet effet. Laurier résistait mais un grand nombre de gens, spécialement de l'Ontario, insistaient pour que le Canada fasse la preuve qu'il souhaitait l'unité de l'empire. Finalement, il y eut compromis. Le Canada n'envoya pas "officiellement" des troupes, mais paya pour le transport et l'équipement d'environ 7,300 soldats. Le Québec, pour sa part, restait indifférent dans cette affaire. Bourassa, jeune député libéral, démissionna pour protester contre l'envoi d'un contingent. Il demanda à Laurier s'il s'était souvenu de l'opinion du Québec en la matière. C'est alors que Laurier fit cette réponse, maintenant célèbre: "Mon cher Henri, la province de Québec n'a pas d'opinion; elle n'a que des sentiments".

Le premier contingent, comprenant une compagnie de Canadiens français, quitta Québec le 30 octobre 1899.



À propos de Bourassa, on note que son père, Napoléon, écrivain, architecte, peintre, sculpteur et critique vint habiter Ottawa avec sa fille, en novembre 1899. Il y avait fait de fréquents séjours auparavant. Il demeura ici jusqu'à l'automne de 1902. Veuf d'Azélie Papineau, fille de Louis-Joseph Papineau, le peintre voyait son fils amorcer alors une carrière politique qui sera fulgurante. La fougue et l'ardeur d'Henri Bourassa feront de lui l'homme du jour et la fondation du journal "Le Devoir" ajoutera une belle pierre à son monument.

À peine Thomas Payment a-t-il pris les rênes du pouvoir, que les choses prennent une allure accélérée. La Commission scolaire achète de Mme Mary Baldwin, un terrain de 50' par 118' au coin de Cumberland et de l'Église et un autre terrain pour \$1,600 de M.T. Vézina. Ces deux terrains serviront pour la construction d'une école pour filles, la future école Duhamel, qui a été démolie il y a quelques années seulement.

On continue à améliorer le système d'égoût de la ville. Le contrat pour la section trois de l'égoût principal est accordé à Joseph Bourque, de Hull.

L'église du Sacré-Coeur sera agrandie. Elle aura une nouvelle entrée et une tour de 240' de haut. À cette époque, la paroisse compte 265 familles catholiques (1,500 fidèles).

L'Institut canadien-français présente, en plus d'un concert-boucane, plusieurs conférences dont celle de Benjamin Sulte sur "Les belles lettres sous la restauration", celle du R.P. Lejeune sur

On connaît actuellement les bienfaits apportés aux convalescents par la maison May Court, avenue Cameron. Cette institution, dont la fondation en 1898 fut encouragée par Lady Aberdeen, fut d'abord une espèce de club social pour jeunes filles de la société, ayant des loisirs. De grands bals réunissaient la veille du premier de l'an, l'élite, mais très vite, et surtout pendant les années de la Première et de la Seconde Grandes Guerres, les membres aidèrent le travail des hôpitaux et assistèrent les familles dans le besoin. La première maison pour convalescents fut ouverte en 1916 dans une maison louée; quatre ans plus tard, Sir George et Lady Perley donnèrent une vaste maison rue Cooper pour y loger l'oeuvre. Ce fut à la fin des années cinquante que la maison de l'avenue Cameron fut achetée et fonctionne maintenant, accueillant des convalescents de toutes langues et de toutes cultures.



Le couple vice-royal termine son terme et quitte le pays après avoir été extrêmement populaire à un moment donné; de fait, Lord et Lady Aberdeen s'étaient mêlés à tous les événements, à toutes les organisations qui furent fondées pendant ces années de fin de siècle. Les réceptions, pas seulement pour la haute société mais pour les artistes, les écrivains et, en fait, la population tout entière, avaient été nombreuses et animées. Le départ du couple laissa un grand vide bien que Lady Aberdeen se plaignait de l'apparence de Rideau Hall "vieille et misérable demeure" disait-elle, et parlait du piteux aspect de la rue Sussex, sale et décrépite. Il faut dire que tous ne prisait pas le couple Aberdeen. Le vieux Tupper, par exemple, le prenait pour cible de ses attaques. Lui et sa femme, qui fêtaient leurs noces d'or, refusèrent même un cadeau à eux offert, à cette occasion, par le Gouverneur général et sa femme.

Le 12 novembre, le couple vice-royal quitta donc notre pays et fut remplacé par Lord et Lady Minto.

Lord Minto avait été le secrétaire militaire de Lord Lansdowne et le chef d'état major du Général Middleton pendant la seconde rébellion de l'Ouest. Né à Londres, il était remarquable cavalier. Ses contacts avec la plus noble conquête de l'homme, le faisaient paraître un peu raide, un peu guindé peut-être; lui et sa femme, belle et gracieuse, n'étaient certes pas aussi détendus, aussi énergiques que l'avait été le couple Aberdeen avant eux. Cependant, leur séjour ici fut bénéfique, ne serait-ce que pour la création du "Minto Skating Club", pépinière de futures étoiles du

¹ Souvenir du carnaval de Québec, un ours empaillé décorait l'angle d'une pièce, décoration peu en rapport avec la dignité de Rideau Hall.

patinage de fantaisie. Le Gouverneur général créa un trophée pour le jeu de lacrosse et encouragea le sport sous toutes ses formes. De son côté, Lady Minto se prit d'affection "pour la vieille maison" disait-elle et Rideau Hall retentit souvent de la joie qu'éprouvaient les jeunes Aides de camp et les enfants du couple vice-royal.



On rit malgré nous en lisant la liste des méfaits de voleurs à cette époque. On vole des cochons aux portes des maisons (Que faisaient-ils dans cette galère, me direz-vous?), on se sauve avec le linge étendu sur les cordes à linges, on vole des corps au cimetière, on vole des "capots" de chat sauvage et aussi, dans un autre ordre d'idée, les forts à bras sont amenés en cour par leur conjointe sur laquelle ces mauvais maris ont tapé trop fort. Il est curieux de noter, au moment où je relis ce manuscrit, au printemps de 1982, que les choses n'ont guère changé et que, au Canada, une femme sur dix est battue par son mari, ce que les députés ont trouvé extrêmement drôle puisqu'ils se sont esclaffés à qui mieux mieux lorsqu'une femme ministre a mentionné ces statistiques pour le moins étonnante et assez pénible pour donner à réfléchir!



En 1898, la culture ne perdait pas ses droits. Ainsi, "Le Temps" publie un feuilleton de Georges Ohnet "Les vieilles rancunes". On présente aux lecteurs des articles écrits par Miguel Zamacois (...c'est l'âme du zéphyr dont je connais l'histoire pour l'avoir déchiffrée un jour dans un grimoire), de Charles Foley, de Francisque Sarcey, d'Henri Lavedan et de G. Lenôtre. Le bon chanoine Plantin donne des cours d'économie politique et parle de la question juive à l'Institut canadien-français. C'est aussi à cet institut, rendez-vous de tous les Canadiens français, que l'on parle d'ériger un édifice qui réunirait les organismes de langue française. Il s'agit de ce qui deviendra le Monument national dont on prévoyait d'abord la construction rue Rideau mais qui fut finalement érigé rue Dalhousie à l'endroit où se trouve actuellement le Holiday Inn. Je parlerai de cette construction, qui fut importante pour nous, lorsqu'elle se fera au début du 20ième siècle.

Encore une fois, il y a beaucoup plus de décès que de naissances: Félix Mathé, Mme veuve Antoine Bélanger, 73 ans, Téléphore Pruneau, 44 ans, Mme Philomène Paquette, 59 ans, Mme Pierre Trudeau, Mme veuve Édouard St-Pierre, Élie Glaude, 50 ans, J.F. Dufresne (astronome du Département de l'Intérieur) et

Mme Auguste Potvin, née Marie-Leticia Grison, 61 ans, 197 Wilbrod, ainsi que l'avocat Jules Bauset, à la résidence de son père, 281 Theodore.

Lady Cartier, dont le mari était décédé plus de trente ans auparavant, meurt à Cannes où elle vivait depuis de nombreuses années. Elle était née Fabre, en 1828.



Divers

— À l'échelle du Canada qui comprenait à l'époque sept provinces et les Territoires du Nord-Ouest, le gouvernement fédéral met sur pied, le 29 décembre 1898, un plébiscite pour connaître l'opinion de la population sur la nécessité de passer une loi sur la prohibition. Toutes les provinces, sauf le Québec et l'Île-du-Prince-Édouard, sont fortement en faveur d'une telle loi. Cependant, considérant que sur un total de quelque 540,000 votes une différence entre les "Non" et les "Oui" ne s'établit qu'à 14,000 votes environ, le gouvernement n'agit pas et les Canadiens continuent de boire en toute tranquillité. D'ailleurs, à cette époque, le whisky se vend 10¢ le verre.

— Un navire français "La Bourgogne" est englouti au large de l'Île aux sables. Cinq cents personnes périssent.

— La date d'arrivée ici du poète William Chapman est incertaine. Certains la donnent comme étant 1896 et d'autres la mentionnent comme deux ans plus tard. Il eut ici, semble-t-il, une librairie, quelques années avant d'entrer à la Fonction publique. Je parlerai plus longuement de Chapman dans le Tome IV.

CHAPITRE XXV

1899 Les Frères des Écoles chrétiennes — Nouveau maire: le pharmacien Thomas Payment — Création de la Commission d'embellissement de la capitale — Vingt-cinq ans d'épiscopat de Mgr Duhamel — Participation du Canada à la guerre des Boers — Améliorations — Us et coutumes en cette fin de siècle — Divers

Les Frères, dont j'ai raconté les tribulations dans un précédent chapitre, reviennent à Ottawa et achètent, pour \$12,000, le grand édifice de pierre qui forme l'angle de la rue Sussex et de la rue de l'Église (Church). Est-ce de la Commission scolaire ou d'Olivier Latour que les Frères achètent également en 1899 la maison de pierre accolée à sa voisine et qui avait nom "la maison Donelly"? La communauté s'installe donc dans ce qui était l'ancien évêché occupé par le bon Mgr Guigues et fonde, à côté dans le grand immeuble en pierre, ancien Collège de Bytown, puis plus tard l'école Notre-Dame, une école indépendante, l'Académie de La Salle, institution bilingue pour garçons. Le programme s'étend sur neuf années.

L'Académie ouvre ses portes le 5 septembre 1899, le directeur étant le Frère Philadelphus. Cent trente élèves commencent à y étudier dès le début de l'année scolaire. Ils sont répartis en six classes.

Le clergé, dont les chanoines Bouillon et Plantin, et le curé de Ste-Anne, M. Beauchamp, était fortement en faveur de la nouvelle institution. Mgr Duhamel lui donnait son appui mais il ne fallait pas froisser les Oblats qui possédaient aussi une école semblable, et la position de l'archevêque donna lieu à un délicat équilibre dans les encouragements prodigués aux deux institutions.



En 1899, Thomas Payment, pharmacien de la rue Dalhousie, ancien échevin, devint maire de la ville. Il est le cinquième maire de langue française: Joseph-Balsura Turgeon, Joseph Martineau, le Dr Pierre St-Jean et Olivier Durocher l'ont précédé.

Joseph Jolicoeur à la page 40 de son "Histoire anecdotique de Hull" nous apprend que M. Payment avait été citoyen de Hull avant de venir habiter Ottawa.

Pour le moment, je n'ai que peu de détails sur M. Payment mais je ne tarderai pas à me documenter sur les principaux événements de sa vie.



Le Premier ministre Wilfrid Laurier avait déclaré trois ans auparavant lorsqu'il était Chef de l'opposition, qu'Ottawa deviendrait "la Washington du nord". Cette prédiction devait commencer à se réaliser lorsque la Commission d'embellissement fut créée en 1899.

Jusqu'alors, la progression de la ville avait été laissée souvent à la discrétion d'entrepreneurs, de constructeurs, de fonctionnaires et d'autres dont le dernier souci était de placer leurs réalisations à l'intérieur d'un plan d'ensemble de développement harmonieux. La Commission d'embellissement, qui devint plus tard la Commission de la Capitale nationale, devait changer tout cela.

En cette fin de siècle, le Canada entrait dans une ère de prospérité due à l'action énergique du gouvernement. La capitale devait, naturellement bénéficier de ce sursaut d'activités, elle qui avait piétiné sans but précis depuis sa fondation. Il faut dire que les trois superbes édifices qui s'élevaient depuis 1865 sur la colline du Parlement présentaient un joli coup d'oeil. Le site en était grandiose. . . À cela, il n'y avait rien à redire. L'édifice Langevin, le nouveau bureau de poste et aussi le musée de géologie rue Sussex étaient de beaux édifices, solides, en pierre, bien construits. C'était déjà un commencement. . . mais le centre de la ville, surtout les bords du canal dont les gens de goût déploraient le coup d'oeil désagréable, présentait un aspect déplorable. On se mit à l'oeuvre. On enleva les entrepôts nombreux groupés sur les rives du canal Rideau et autour du bassin qui, lui, ne tarderait pas à disparaître. Déjà, les rives en étaient plus aérées. Il y eut une ébauche de promenade le long des berges du canal. La rue King (King Edward) devint un boulevard au milieu duquel de grands ormes versèrent peu à peu une ombre propice à la promenade. On commença à aménager le parc de Rockliffe.

La Commission d'embellissement, organisme bénévole qui, au début, n'avait pas d'argent, sauf une subvention annuelle de \$60,000, n'avait pas non plus beaucoup de pouvoirs. Cependant, l'aménagement d'une promenade le long de la rive ouest du canal, à partir de la rue Laurier et allant vers le sud, ne rencontra aucune critique. C'était déjà cela! Dans mon prochain volume, je suivrai les réalisations de cette commission qui oeuvra avec bonheur pour améliorer l'apparence de notre ville.



Les 25 et 26 octobre, les vingt-cinq ans d'épiscopat de Mgr Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, sont fêtés avec éclat.

Le premier délégué apostolique que le Vatican envoie au Canada, Mgr Diodème Falconio arrive en septembre¹, à temps pour prendre part aux célébrations. Des centaines de prêtres se rencontrent à Ottawa et assistent à de nombreuses démonstrations: hommage des Frères des écoles chrétiennes, séance préparée par les orphelins de Saint-Joseph, réception par les distingués élèves du Pensionnat Notre-Dame du Sacré Coeur. Pour couronner le tout, un grand banquet est offert par la Maison mère des Soeurs Grises à leur protecteur et ami. Six archevêques et seize évêques assistent à ces agapes fraternelles. La Supérieure générale de la communauté est, à ce moment-là, Mère Dorothy Kirby, née à Fitzroy Harbour, en Ontario, en 1841. Elle a succédé à Mère Rosalie Demers en 1898.

Il va sans dire que tous les organismes y compris l'Institut canadien-français, dont Mgr Duhamel est le protecteur, fêtent leur archevêque. Une petite brochure, dont l'imprimeur est C.S.O. Boudreault, et dont l'introduction est signée seulement des initiales H.L. (peut-être Hector Laperrière) relate les événements en rapport avec les vingt-cinq années d'épiscopat de Mgr Thomas Duhamel.



Rappelons que, pendant longtemps, les troupes canadiennes furent sous le commandement d'un général anglais, je veux dire, britannique. Le général Hutton remplissait ce poste au moment où l'Angleterre entra en guerre avec les Boers pour la domination de l'Afrique du Sud. Le Gouverneur général Minto poussa à la roue

¹ En octobre 1902, Mgr Falconio sera transféré à la délégation apostolique de Washington.

pour que le Canada envoie des troupes et Hutton exerça de fortes pressions à cet effet. Laurier résistait mais un grand nombre de gens, spécialement de l'Ontario, insistaient pour que le Canada fasse la preuve qu'il souhaitait l'unité de l'empire. Finalement, il y eut compromis. Le Canada n'envoya pas "officiellement" des troupes, mais paya pour le transport et l'équipement d'environ 7,300 soldats. Le Québec, pour sa part, restait indifférent dans cette affaire. Bourassa, jeune député libéral, démissionna pour protester contre l'envoi d'un contingent. Il demanda à Laurier s'il s'était souvenu de l'opinion du Québec en la matière. C'est alors que Laurier fit cette réponse, maintenant célèbre: "Mon cher Henri, la province de Québec n'a pas d'opinion; elle n'a que des sentiments".

Le premier contingent, comprenant une compagnie de Canadiens français, quitta Québec le 30 octobre 1899.



À propos de Bourassa, on note que son père, Napoléon, écrivain, architecte, peintre, sculpteur et critique vint habiter Ottawa avec sa fille, en novembre 1899. Il y avait fait de fréquents séjours auparavant. Il demeura ici jusqu'à l'automne de 1902. Veuf d'Azélie Papineau, fille de Louis-Joseph Papineau, le peintre voyait son fils amorcer alors une carrière politique qui sera fulgurante. La fougue et l'ardeur d'Henri Bourassa feront de lui l'homme du jour et la fondation du journal "Le Devoir" ajoutera une belle pierre à son monument.

À peine Thomas Payment a-t-il pris les rênes du pouvoir, que les choses prennent une allure accélérée. La Commission scolaire achète de Mme Mary Baldwin, un terrain de 50' par 118' au coin de Cumberland et de l'Église et un autre terrain pour \$1,600 de M.T. Vézina. Ces deux terrains serviront pour la construction d'une école pour filles, la future école Duhamel, qui a été démolie il y a quelques années seulement.

On continue à améliorer le système d'égoût de la ville. Le contrat pour la section trois de l'égoût principal est accordé à Joseph Bourque, de Hull.

L'église du Sacré-Coeur sera agrandie. Elle aura une nouvelle entrée et une tour de 240' de haut. À cette époque, la paroisse compte 265 familles catholiques (1,500 fidèles).

L'Institut canadien-français présente, en plus d'un concert-boucane, plusieurs conférences dont celle de Benjamin Sulte sur "Les belles lettres sous la restauration", celle du R.P. LeJeune sur

LaFontaine et une conférence par le poète Chapman récemment arrivé dans la capitale.

D'autres améliorations dans notre ville concernent l'ajout d'un étage au couvent de la rue Rideau et une importante rénovation de l'hôtel Albion où on a installé des bains, l'électricité, etc., M. Laberge étant le gérant à l'époque. Les autorités décident que les tramways circuleront le dimanche.



En cette fin de siècle, il n'y a pas, au Canada, d'impôt sur le revenu (cela viendra en 1917), ni de pensions de vieillesse (au début, vers 1930, elles seront de \$20 par mois), mais il faut se rappeler que le coût de la vie est en proportion des salaires. Ainsi, le boeuf se vend de 5 à 7¢ la livre, le veau, de 4 à 7¢ la livre, une paire de poulets de 4 à 6¢ et en ce qui regarde les vêtements, par exemple, un pantalon de tweed se vend à 90¢ et tout est à l'avenant.

Je me suis amusée à faire un petit tour d'horizon des us et coutumes vers 1899. Les Canadiens français célèbrent la Noël par l'assistance à des cérémonies religieuses mais c'est le Jour de l'An qui, pour eux, est la fête des repas à la dinde, des cadeaux, des visites entre parents et amis. Aux Fêtes, on court la guignolée (en 1898-99, c'est M. François Loyer qui est chargé d'organiser cette tournée dans la paroisse Notre-Dame), on demande la bénédiction paternelle au chef de la famille même si on a des cheveux gris et qu'on se relève difficilement après s'être agenouillé. À cette époque, la religion est partie importante de la vie de tous les jours. De par la ville, le clergé est respecté et aimé. C'est un grand honneur pour une famille de posséder un prêtre. Si une calèche passe par les rues non asphaltées et cahoteuses, le prêtre assis bien droit portant l'hostie dans un sac de velours, on s'arrête et on se signe. Va-t-il à pied, accompagné d'un enfant de chœur qui agite une clochette? Les passants se rangent et font le signe de la croix avec une petite prière pour le malade qui recevra le Saint Viatique. On se signe devant un corbillard, les hommes se découvrent et on fait le signe de la croix devant le portail de l'église. D'ailleurs, j'observe quelquefois, même de nos jours, que certains catholiques se signent en passant devant une église. Ces marques de respect pour l'église et pour le prêtre aussi étaient sincères et semblaient naturelles. C'est pourquoi les auditeurs ont entendu avec stupeur, il y a peut-être deux ans, à la TV., un professeur de l'Université Carleton débiter une série de sottises au sujet des nôtres il y a cent ans. D'après lui, les villageois s'occupaient si peu de leurs curés que ceux-ci mouraient de faim et ne restaient en place qu'un an ou deux. Ils devaient s'en aller s'ils ne voulaient pas

mourir de faim. De plus, les prêtres couraient les filles, et se conduisaient de façon à causer du scandale.

On porte le deuil avec un brassard noir à la manche gauche. Les veuves portent le chapeau à voilette noire et même les bas sont de cette couleur. On met un crêpe à la porte où est exposé un mort et la pièce où se trouve le cercueil est tendue de draps sombres, par l'entrepreneur de pompes funèbres. Les maisons Julien, Edmond Gauthier et d'autres aussi font ce métier. Le corbillard est une voiture très imposante. M. Julien en a même payé un près de \$800 et en fait part au journal. Les chevaux portent une résille ou de grandes draperies. Le conducteur est en haut-de-forme. Tout cela est du plus beau noir. On fait la veillée des morts. Toute la nuit, entre les parties de cartes, plusieurs verres de bière ou de whisky blanc, on prie, bien sûr, pour celui qui n'est plus et on laisse dormir les femmes et les enfants car ces veillées sont le fait des hommes seulement.

Les porteurs des coins du poêle sont des amis de la famille. La plupart du temps, l'épouse du défunt ne va pas à l'église et demeure à la maison, entourée des membres de sa famille et de ses amies. Pour un mari ou un fils ou fille, la maman porte des vêtements noirs pendant un an, puis c'est le demi deuil, en gris, en mauve ou en noir et blanc. Les femmes d'un certain âge passent ainsi de longues années à ne porter que des couleurs sombres quand elles ont perdu un mari, des enfants, des soeurs ou des frères, ce qui est fréquemment le cas.

Les rues étaient animées. Des marchands de tout acabit les parcouraient. Les maraîchers vendaient leurs produits en faisant la réclame de leurs marchandises à tue-tête. Avec leurs petites voitures carrées très caractéristiques, les marchands de blé d'Inde écrivé jouissaient d'une grande popularité. On entendait les "Guénilles à vendre" des marchands juifs dont un monsieur Florence qui devint millionnaire par la suite ou qui l'était peut-être déjà. Les vendeuses de rubans, de dentelles, de boutons, d'aiguilles et que sais-je encore, étaient d'habitude des Syriennes qui portaient un mouchoir multicolore autour de la tête, de grands anneaux aux oreilles et d'amples jupes à fleurs. Dans leurs valises en tapisserie, elles étalaient, pour la convoitise des mamans et l'ébahissement des enfants, tout un assortiment de petits objets.

Les Capucins, avec leur barbe, leur sévère robe à chapelet de bois qui cliquetait, et leurs pieds nus dans des sandales, passaient de porte en porte. À leur vue, les enfants poussaient des cris de terreur, bien que ces saints moines étaient d'une douceur angélique et se montraient navrés d'être reçus de la sorte.

Les élèves des pensionnats portaient le costume réglementaire, avec liséré blanc; les bas noirs étaient de rigueur, hiver comme été. D'autre part, nulle éducation n'était complète si le jeune ne prenait des leçons de piano car la musique était reine à l'époque. Dans les réunions, on chantait, on jouait du piano ou un instrument et, surtout, on déclamaient ses propres vers ou un poème à la mode.

On échangeait des cartes postales, souvent entre inconnus; des idylles se formaient quelquefois de cette façon. Une jeune fille bien ne sortait pas avec un prétendant sans être chaperonnée.

Comme bijoux, on portait des créations exquises, minutieusement incrustées de petites perles véritables ou de pierres précieuses. Ce qui est considéré maintenant comme un luxe était, à l'époque, monnaie courante. Il y avait des montres et des chaînes en or que l'on offrait à l'occasion d'un anniversaire, d'une présentation ou d'une réception. Le corsage des belles dames était toujours fait de vraie soie, celle que l'on peut tenir dans sa main en une petite boule soigneuse. Les cheveux étaient relevés et bouffaient au-dessus des oreilles. Les chapeaux étaient moins volumineux qu'auparavant. Il fallait avoir la taille fine et le corset était de rigueur. C'était une armure redoutable et les "vapeurs" dont souffraient les membres du sexe faible provenaient souvent de lacets trop serrés et qui coupaient le souffle.

Les femmes portaient le pantalon très bouffant pour faire de la bicyclette mais, en général, dans le commerce de tous les jours, elles étaient très féminines, aimant les dentelles et les rubans de satin et logeant leurs pieds dans des souliers incroyablement étroits comme en font foi ceux que le Musée Bytown possède dans ses vitrines.

Les hommes étaient galants; ils portaient des chapeaux melons, des cannes souvent, de belles moustaches car, de plus en plus, ils se rasaient le menton. Ils portaient aussi des bottines à boutons, quelquefois des guêtres.

On se faisait beaucoup photographier à l'époque. Pour ne pas bouger, le cou était emprisonné dans une espèce de carcan au haut d'une tige de fer sur laquelle on appuyait le dos.

Après cette nomenclature pour laquelle j'ai réussi à sortir de ma mémoire des récits de mes parents et grands-parents, je suis un peu essoufflée mais j'aurais aimé vous parler des danses de ce temps-là. Malheureusement, le temps file... et le papier aussi. Je réserve cela pour le prochain Volume. J'aurai alors le plaisir de parcourir avec vous les trois premières décennies de ce siècle-ci, c'est-à-dire, de 1900 à 1926 lorsque la ville aura cent ans. En

attendant, je souhaite que la lecture de ce Tome III vous ait procuré autant de joie que j'en ai eue à l'écrire pour vous, et aussi pour moi-même.

Divers

— Chiniqy, prêtre défroqué, ancien champion de la tempérance et maintenant féroce ennemi de l'église catholique, meurt en janvier 1899 laissant une femme et deux filles.

— L'ancien maire Bingham, homme charitable et dynamique dote, à ses frais, l'église de Pointe-Gatineau, de la lumière électrique.

— En 1899, mourut un poète qui habita Ottawa, comme fonctionnaire, de 1883 à 1899. Il s'appelait Lampman et naquit sur les bords du lac Érié en Ontario. Il enseigna peu de temps puis vint à Ottawa pour travailler au Ministère des Postes. Il trouvait peu d'attraits à la capitale, y rencontrait "des cœurs durs et de l'étouffante pauvreté". Esclave rivé à la chaîne pendant 16 ans, il se plaignait mais n'en trouvait pas moins de l'inspiration dans les beautés de la rivière des Outaouais dont il chantait le charme et dans les montagnes de la Gatineau qu'il parcourait souvent ainsi que de la rivière Le Lièvre. Préoccupé par la mort, considérant l'automne et l'hiver comme des signes précurseurs de la mort de toutes choses, Lampman décrivit Ottawa comme "une ville d'où la lumière et le charme sont complètement absents". Il mourut ici à l'âge de 38 ans.